

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS

Un an, \$3.00

Six mois, \$1.60

Quatre mois, \$1.00, payable d'avance

Vendu dans les dépôts

5 cents la copie

7^{ME} ANNÉE, No 357.—SAMEDI, 7 MARS 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.

BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES

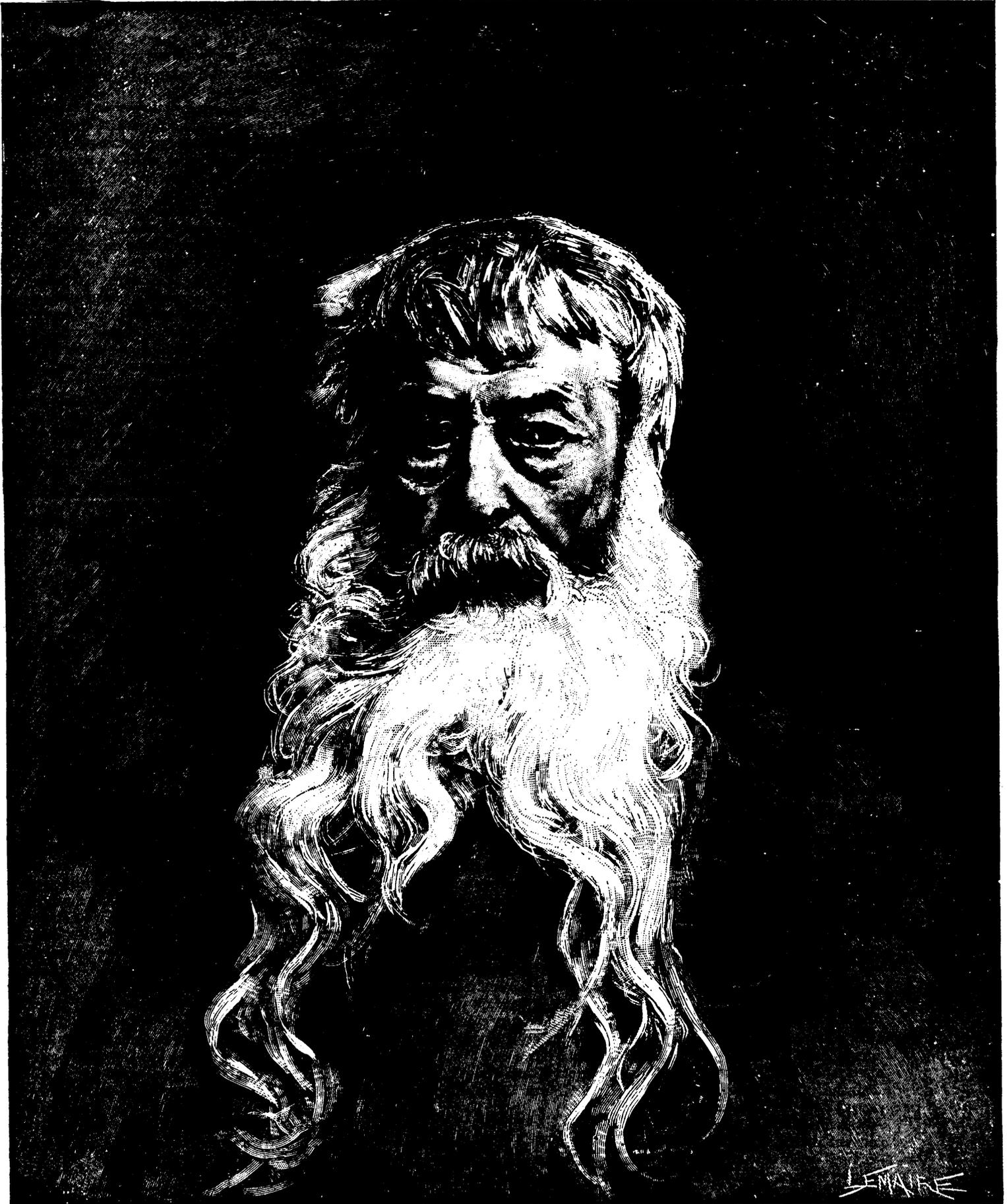
La ligne, par insertion

50 cents

Insertions subséquentes

5 cents

Tarif spécial pour annonces à long terme



D

J.-L. MEISSONIER

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 7 MARS 1891

SOMMAIRE

TEXTE : Chronique, par S. du Lary.—A Benjamine, par Marie-Laure. — Au grand désert : Légendes sahariennes.—Poésie : Souvenirs, par J.-B. Chatrian.—Les quatre saisons, par Pierre Bédard.—Histoire et bouquins, par E.-Z. M.—Une œuvre, par J. S. E.—Pensées sur l'ennui.—Poésie : A M. Rodolphe Brunet, par J.-G. Beaulieu.—Cueilletes et glanures : "Gaëtane," par Jules Saint-Elme.—J.-L. Meissonier.—Science amusante : les allumettes gourmandes (avec gravure), par Tom Tit.—Humours, par J.-L. Boissonneault.—Nouvelles à la main.—Feuilleton : Fleur de Mai (suite), par Georges Tradel.

GRAVURES : Portrait de J.-L. Meissonier.—Croquis de Terre-neuve : Baie du Lièvre : Baie des Isles : La Petite Rivière (Baie St George).—Au repos.—Sérénade espagnole.

Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

| | | | | | |
|------------------|---|---|---|---|-------|
| 1re Prime | - | - | - | - | \$50 |
| 2me " | - | - | - | - | 25 |
| 3me " | - | - | - | - | 15 |
| 4me " | - | - | - | - | 10 |
| 5me " | - | - | - | - | 5 |
| 6me " | - | - | - | - | 4 |
| 7me " | - | - | - | - | 3 |
| 8me " | - | - | - | - | 2 |
| 86 Primes, à \$1 | - | - | - | - | 86 |
| 94 Primes | | | | | \$200 |

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

LE GROS LOT

Au dernier tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ, la prime de cinquante piastres a été réclamée par M. Edouard G. Palmer, de Ste-Julie Station.

NOS PRIMES

QUATRE-VINGT-TREIZIÈME TIRAGE

Le quatre-vingt-treizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de FEVRIER), aura lieu samedi, le 7 MARS, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre



VOYEZ vous ces trois petits jeunes gens, mis à la dernière mode et sirotant leur absinthe au Saint-Lawrence Hall ? Ils causent avec animation. De quoi peuvent-ils bien parler ? Des examens qu'ils ont en perspective ? Vous êtes de la bonne année ! Alors, de quelques belles petites ?

Vous n'y êtes pas, bien que ces gamins ne se fassent point faute, à l'occasion, de traiter ce sujet croustillant. A les en croire même, à ce point de

vue "la valeur n'attend pas le nombre des années." Non, leur conversation ne porte pas sur ces objets. Ils ont, au contraire, un langage bizarre, émaillé de *welter*, *handicap selling*, de *high weight handicap gentlemen* et autres expressions mystérieuses pour les profanes comme pour vous et moi.

Ces aimables copurchics parlent sport. Ce dont ils se préoccupent le plus, c'est de savoir pour quels chevaux ils doivent parier, et à cet effet ils épluchent avec soin les journaux spéciaux qui traitent de l'art hippique. Car aujourd'hui l'on organise des courses dans tous les coins et ils suivent attentivement les phases tant de celles qui se donnent ici que celles qui ont lieu à l'étranger. Je vous entends vous écrier : "Allons donc, vous exagérez, des enfants !" Parfaitement : des enfants qui ont, chaque fois que l'occasion s'en présente, des paris engagés pour des sommes relativement élevées. C'est précisément parce que je ne vois passans danger le développement de ce travers que j'éleve la voix. Ah ! l'on nous prépare une charmante génération ! Les parents qui ne comprennent point quels crétiens feront plus tard ces merles-là, sont frappés de cécité.

Contracter l'habitude du pari aux courses, c'est s'initier aux émotions de la passion du jeu ; c'est s'accoutumer à désirer un gain facile dû au seul hasard et non au travail ; c'est même parfois s'oblitérer le sens moral, forcé que l'on est de recourir en cas de perte à des moyens plus ou moins honnêtes pour s'acquitter. Car, en somme, les règlements ne doivent pas toujours être faciles pour ces petits fins de siècle.

" Dette de jeu, dette d'honneur ", ont ils sans cesse ouï dire ; donc, il faut payer *per fas et ne fas*. Peut être le papa est-il très riche ; alors, il se trouvera bien quelque vieil usurier pour tripoter la petite affaire et tirer l'intéressé d'embarras, quitte à saigner plus tard l'imprudent de la belle façon. Mais la notion de l'honneur se perd promptement lorsqu'on se lance dès ses jeunes années dans ces aventures périlleuses. J'ai connu un garçon d'excellente famille qui, encore adolescent, n'était parvenu à acquitter une dette de jeu qu'en souscrivant une promesse d'un import considérable envers un Gobseck de la plus belle eau. A l'échéance, impossible au débiteur de payer. " Bah ! se dit-il, l'obligation ayant été souscrite pendant sa minorité est de nul effet ! " Que fit l'usurier ? Il alla consulter un intègre magistrat et lui exposa le fait en lui disant que le signataire de la reconnaissance en question portait un nom des plus respectables.

— Pour l'honnête homme, répliqua le magistrat, en pareil cas la question de majorité est une échapatoire inconnue. Celui qui en use a cessé de suivre le droit chemin.

— Alors, j'ai espoir de rentrer dans mon argent, riposta l'usurier, car l'effet dont je vous parle porte le nom de votre fils.

Le pauvre père payait ; mais jugez de la pénible stupéfaction dans laquelle le plongea cette révélation qui lui donnait le criterium de la valeur morale de son enfant !

Que ces jeunes parieurs aient fatalement une tendance à devenir joueurs, le fait n'est point douteux. L'on peut les surprendre fréquemment, lorsqu'ils sont un peu plus âgés, se livrant dans les cafés à la mode à d'interminables parties de cartes qui ressemblent singulièrement à des jeux de hasard. Or, si assis à une table voisine et feignant l'indifférence, vous parvenez à voir l'import des sommes soldées lorsque ces messieurs se séparent, vous resterez convaincus que vous vous trouvez déjà en présence de joueurs de profession. Suivez les dans l'avenir, et Dieu sait où vous verrez échouer maints d'entre eux !

Voilà pourquoi je crois bien faire en poussant ce cri d'alarme : " Pères de famille, prenez garde à vous ! "

* *

Récemment, j'ouvre un journal et j'y lis un intéressant article sur l'absolue nécessité de s'attacher plus que jamais à l'étude de la question sociale. Il y était dit que, dans tous les pays, l'on commençait à comprendre qu'il était du devoir de chacun de s'intéresser au sort du prolétariat et des classes nécessiteuses.

" Voilà qui est parfait, me dis-je à part moi, et le peuple ne peut manquer d'être très satisfait lorsqu'il apprend toutes les bonnes intentions que l'on manifeste à son égard. Il est en droit d'espérer que ces dernières se traduiront un jour en fait. " Or, ayant tourné la première page de ce journal, j'appris par les faits divers qu'un monsieur venait d'acheter une pendule pour la modique somme de huit cent quarante mille francs et qu'un autre avait acquis un Meissonier pour la bagatelle de huit cent cinquante mille francs. Il est certain que dans une société où certaines gens peuvent se payer des fantaisies dans des prix semblables, le peuple est en droit de se dire : " Eh bien vrai, il n'y a pas de mal à ce que l'on commence à songer un peu aux pauvres diables. Les ressources pécuniaires foisonnent à coup sûr ! " Je ne sais si vous vous représentez la tête que doit faire un malheureux qui peine toute la journée pour gagner un salaire des plus minimes, quand il ne chôme pas faute d'ouvrage, lorsqu'il a sous les yeux des nouvelles de l'espèce. Quant à moi, j'imagine aisément son ahurissement. En somme, cet être, que je prend comme type du groupe social le plus considérable, celui des prolétaires, a un horizon intellectuel borné.

Il n'a aucune idée de la valeur artistique des objets. Vous aurez beau aller lui raconter qu'il s'agit d'une pendule historique absolument unique ou d'une toile de premier mérite : il ne voit qu'une chose, c'est que lui crève de misère pendant qu'il n'en coûte rien à d'autres d'extraire près d'un million de leur caisse pour satisfaire un simple caprice. Et vous croyez que cet homme n'éprouve pas un sentiment de profonde irritation ; qu'il ne se dit pas que si vraiment un réel esprit de justice présidait aux actions humaines, ces mêmes personnages, les premiers sans doute à s'épancher en lamentations sur le triste sort réservé aux classes nécessiteuses, feraient un usage autrement utile de leur or en l'employant à augmenter les capitaux d'une œuvre du travail, des caisses de secours, ou à favoriser toute autre institution ayant pour but l'accroissement du bien-être des couches inférieures de la société ? Evidemment oui.

Ces richards, dira-t-on, sont, en définitive, parfaitement libres de faire de leurs écus ce que bon leur semble. J'y souscris, mais que tout au moins ils le fassent en catimini et non avec ostentation et de façon à ce que nul n'ignore qu'ils se payent cette débauche de luxe. La grande publicité donnée à des prouesses de cette nature n'a d'autre résultat que d'éveiller un ferment de haine dans l'esprit des misérables.

Que voulez-vous ! cela est humain après tout. Un contraste aussi extraordinaire est bien fait pour frapper des individus à l'intelligence peu développée et qui gagnent le plus souvent tout juste assez pour ne pas mourir de faim.

Tout en restant dans le même ordre d'idées, voyez ce qui se passe dans le monde de l'industrie. Pensez-vous que les ouvriers houilleurs, métallurgistes et autres qui vivent d'un salaire minime, ne font pas certaines réflexions lorsqu'ils voient les patrons passer leur existence dans de somptueuses habitations aux allures seigneuriales, vivant dans l'abondance, roulant carrosse, et cela à deux pas du taudis dans lequel ils habitent ? Pour ma part, j'en ai l'intime conviction. Qu'on le veuille ou non, l'excès du faste, les dépenses outrées du genre de celles que je signalais tantôt, semblent narguer la misère et rien n'est plus pernicieux. Lorsque nous serons parvenus à une époque où un bien-être relatif règnera dans le monde des déshérités, que ceux qui n'ont que faire de leurs ressources couvrent d'or les toiles qui leur plaisent, dépensent une fortune pour acquérir une pendule si cela leur convient ; que les patrons vivent aussi plantureusement qu'ils le jugent bon. Mais tant que nous ne serons pas arrivés à cette ère idéale, il est inutile de faire de l'ostentation qui constitue un véritable crève-cœur pour les humbles et les malheureux.

* *

Réflexion de Galuchard.

Il sortait d'un grand dîner et les vins généreux avaient exercé sur ses jambes une influence telle

qu'il se trouvait visiblement dans un état d'équilibre instable.

—Çà, lui dit un ami, il me semble que vous titubez.

—Parbleu ! ce n'est pas étonnant ; retenez bien ceci : Quand on abuse du liquide, on ne reste pas longtemps solide.

Profonde, cette pensée de Galuchard !

S. DULARY.

A BENJAMINE

Erreur, ma toute belle, je vous reconnais parfaitement, et je vous tutoierais même, si je ne voulais donner à cette correspondance un cachet très sérieux. Comme preuve à l'appui de ce que j'avance, et pour justifier mon appellation ; voici votre portrait : Vous êtes une beauté blonde, avec des cheveux qui ondulent comme le ferait un fleuve sous l'influence d'une bise légère, pour parler poétiquement. Vos yeux bleus, artistement faits, ont une grande variété d'expressions... d'intelligence, etc. Le nez d'un aigle parfait, la bouche bien taillée avec deux lèvres fort expressives... Il y a un tout petit défaut dans votre menton... Est ce bien ça ?

Vous parlez de l'inconstance des hommes, et vous ne vous en plaignez pas. Bravo ! On constate ces sortes de chose et voilà tout !

Les hommes, voyez-vous, sont en général—il y a de nobles exceptions—plus avides que sincères. Leur avidité, leur fantaisie satisfaite, l'amour s'envole. Voici ce qui se passe : On est plein de sentiments délicats ; on préfère les plus grands supplices à celui de vivre loin de l'objet aimé ; la mort plutôt que de lui être infidèle. Vienne une petite contrariété, le moindre coup de vent ; tout ce bel édifice de roc inébranlable croule avec un fracas indescriptible. Et le lâche n'aura pas même le respect de ces ruines. Il se fera ironique, deviendra sarcastique, pour n'en être pas à avouer sa culpabilité. Ah ! si le courage, ce sentiment duquel découlent tant d'autres grands sentiments, se vendait au boisseau, les femmes en feraient un commerce considérable, si elles se mettaient en frais d'en servir aux hommes qui n'en ont pas.

La femme, elle, pleure sur ces ruines où son cœur est enseveli meurtri, brisé. Pleurera-t-elle celui qui a opéré ce désastre ? Jamais. L'amour et ses lois sont choses sacrées. Si un homme est assez infâme puisqu'il déserte ses autels, on le fusille sans pitié. Et il emporte pour tout regret, en mourant dans notre estime, notre mépris, notre dédain.

—A-t-on cessé de jouir de la supériorité de son ami, on a cessé de l'aimer. Cette pensée de madame Swetchine ne confirme-t-elle pas ce que je viens de rendre si imparfaitement ?

Je me prends à envier nos maîtres, les grands écrivains français. Je voudrais qu'ils me passassent leur capacité, quand l'occasion se présente pour moi de parler du cœur... et de ceux qui en font bon marché. C'est devenu plus qu'une habitude, c'est la mode de nos jours de traiter les choses les plus sérieuses, les plus dignes de notre respect, avec la légèreté d'un habitant de Charenton. De fait, la bêtise humaine va s'agrandissant, et les hommes d'esprit et de cœur se font de plus en plus rares. N'importe, la rareté du fait le rend doublement précieux.

Et voilà, Benjamine, ce que votre article a provoqué. Et cette sortie eut été trois fois plus violente, si je m'étais laissée aller à mon emportement lorsqu'il s'agit de défendre une sainte cause.

Bien amicalement,

Marie Laure

Croire fermement, prier humblement, agir vaillamment, voilà toute la théorie du chrétien.

CAMILLE FLAMMARION

L'homme est un dieu tombé qui se souvient des cieux.

LAMARTINE.

Le 16 août 1889, alors que j'étais à Paris, j'allai frapper au numéro 40, avenue de l'observatoire, où je pensais rencontrer le plus érudit astronome et l'un des plus éminents écrivains de notre siècle : j'ai nommé M. Camille Flammarion.

Sur la nouvelle qu'il était à son observatoire de Juvisy-sur-Orge, je me décidai bien volontiers de l'aller voir à cette dernière place, car c'est faire une délicieuse promenade que d'aller à Juvisy, fort jolie petite campagne située sur la pente d'une colline à quelques lieues de la capitale.

Muni d'une lettre d'introduction qui me fut généreusement offerte à mon départ de Montréal par un membre de la Société astronomique de France, je fus accueilli de la plus gracieuse manière auprès de M. Flammarion.

Ce grand maître est d'une taille moyenne et porte une ample et belle chevelure. Son extérieur est grave, mais reflétant plutôt la douceur que la sévérité ; son sourire est gracieux, sa politesse extrême et toujours de bon goût. Il a su rester simple au milieu des grandeurs, et malgré l'enthousiasme le plus extraordinaire qu'un auteur ait peut-être jamais inspiré dans le monde astronomique.

Dans la conversation, il ne se perd pas en périphrases inutiles : il va droit au fait et au but ; en peu de mots, c'est un homme à l'esprit charmant, mais paraissant toujours dominé par une idée fixe.

Les quelques heures que je séjournai à Juvisy me permirent de connaître madame Flammarion, déjà connue par son *Histoire très vraie de trois enfants courageux*, dont le critique Ginisty fait les plus grands éloges. Par ses fines réparties, madame Flammarion sait mettre en lumière les plus belles qualités de l'esprit et du cœur, qualités que nos dames canadiennes ne nous laissent heureusement pas ignorer. L'adage latin se confirme dans : *Caelum non animam mutant qui transmare curant*.

Comme sympathique souvenir de ma visite à Juvisy, M. Flammarion me fit don d'un de ses plus remarquables ouvrages : *Dans le Ciel et sur la Terre*, en y joignant sa photographie. L'on ne pouvait être plus aimable.

L'observatoire de Juvisy a été donné à M. Flammarion par un lecteur enthousiaste de ses œuvres, M. E. Méret, de Bordeaux. C'est dans le salon actuel, le 30 mars 1814 au matin, que Napoléon reçut la nouvelle de la capitulation de Paris et la chute de l'Empire. Ainsi que le rapporte la *Revue d'Astronomie populaire* (1887), c'est là qu'il prépara avec son état major son dernier état de défense, et c'est de là qu'il partit pour les derniers adieux de Fontainebleau. Une petite statuette donnée par l'Empereur rappelle ce souvenir.— Dernier détail : le 29 juillet 1887, S. M. Don Pedro II, empereur de Brésil, a visité l'observatoire de Juvisy, où l'on n'oubliera pas "sa paternelle bonté, sa cordiale simplicité, jointes à une exquise connaissance des hommes et des choses".

GEORGES-ÁVILA MARSAN.

Note de la rédaction.—Dans un prochain numéro, nous publierons le portrait et la biographie de M. C. Flammarion.

AU GRAND DÉSERT

LÉGENDES SAHARIENNES

La *Nouvelle Revue* publie, dans son dernier numéro, trois légendes sahariennes recueillies au grand désert et au cours de la première mission Flatters, par M. Lucien Rabourdin. L'une d'elles dit l'effroi de l'homme en présence de l'infinie solitude et surtout de l'infini silence du désert, et il est difficile d'en donner une plus saisissante expression. Nous la citons sans la détacher de son cadre.

Le sultan de Touggourt a promis sa fille à celui des prétendants à qui serait arrivée la plus belle aventure dans le désert et qui aurait montré le

plus de courage. Un chanteur raconte simplement comment, perdu, seul et sans eau, il n'a pas été anéanti par le silence des espaces infinis. Et malgré les merveilleux récits de ses rivaux, c'est lui qui mérite la main de Damia.

— Les heures succèdent aux heures ; j'allais, j'allais toujours, comme en un rêve, descendant des dunes dans les vallées, puis remontant dans les dunes pour redescendre encore, et j'avais fier de ma faiblesse et de ma force, ferme dans mon courage, défiant le sable, défiant le soleil, défiant la soif et reniant jusqu'à la mort même !

— Le soleil s'incline sur la terre, c'est le couchant aux fulgurantes lueurs. Me voici dans l'immensité d'une plaine qui se déroule aride et rosée au crépuscule du soir. Sous les vastes horizons, c'est l'infinie solitude dans l'infini silence.

— Je m'arrête, le cœur frappé. Rien n'atténue la solitude : pas un insecte, pas une feuille, pas un nuage, pas une brise. Nul mouvement au ciel et sur la terre dans l'immobilité géante de l'espace. Un silence absolu plane, effrayant ; c'est le vide avec ses vertiges, ses nausées, c'est l'asphyxie agonisante.

— Dans l'énorme silence, j'entends sonner mes artères à chocs vibrants et pressés : c'est la chanson de ma vie qui trouble le néant, c'est le travail de ma chair qui blasphème l'Incréé, et voici que la peur, l'abjecte et hideuse peur, me mord les flancs.

— Mon sang bat plus vite ; son rythme métallique m'assourdit, me trouble, m'égare. Je sens la mort qui vient, la lâche mort par la peur. Mais je suis accablé sous le monstrueux silence où palpète l'Innommé. Et je ne puis m'enfuir : je tomberais foudroyé par le seul bruit de mes pas.

— Voici la vie qui m'échappe. Du fond de mon cœur j'implore Dieu en lui disant : "Seigneur ! secours moi dans ma détresse. Envoie l'oiseau, le vent ou la foudre rompre le mortel silence, sinon je succombe à l'effroi du néant."

— Et soudain s'élève dans l'air un bruit insaisissable. J'écoute, anxieux. Le bruit grandit, c'est comme un chant qui monte ; il grandit, il s'approche. O toute puissance de Dieu ! c'est une mouche, une toute petite, toute vulgaire mouche noire qui vole, et ses frêles ailes emplissent de leur bourdonnement et de leur vie l'immense solitude.

— Mais elle s'approche ; elle se pose sur mon bras. Palpitant d'angoisse et retenant mon souffle, je lève lentement, lentement ma main sur elle, et la voici prisonnière. Ma petite captive bourdonne entre mes doigts. Le bruit de sa vie a vaincu le silence et la solitude ; je ne suis plus seul, je suis sauvé !

— Je reprends mon voyage, soutenu par les bruissements de ce fragile insecte, et, le lendemain, je tombais dans un campement de bergers avec lesquels je restais jusqu'au passage d'une caravane rentrant à Wargla.

— Voici, s'écria le sultan, la plus magnifique histoire que l'on puisse entendre ! Qu'en disent les anciens ?

— Seigneur, répondit l'un d'eux, nous savions que l'on pouvait mourir par la peur de l'affreux silence du désert, mais cette aventure nous paraît la plus belle de toutes comme ce chanteur est le plus courageux des hommes.

Alors Damia descendit vers le chanteur en disant :

— Ton histoire enseigne que l'homme n'est pas fait pour la solitude : voici ma main.

L'ignorance est un état d'enfance perpétuelle ; elle suppose l'oisiveté qui engendre tous les vices.

Petites babioles :

La couturière admire les files de peloton, emploie les pelotons de fil et trouve souvent l'écheveau léger.

Brennus, sur un coteau voisin, regardait ses soldats brûler Rome ; rien ne saurait peindre la satisfaction qu'il avait de voir de là Rome attisée ! !

Depuis une heure j'attends ma voisine, elle ne vient pas, et je me demande, la mort dans l'âme, où tarde ma voisine ! ! et la moutarde commence à me monter au nez.



SOUVENIRS

Rien n'est plus beau que mon village,
Par un gai soleil de printemps,
Quand l'arbre et son premier feuillage,
Et le cœur son premier ramage,
Et le nid ses premiers serments.

Le voyez-vous sur la colline,
Assis autour du clocher gris ?
Un buisson, — c'est la cloche argentine,
L'angelus du matin l'incline
Et jette un chant de paradis.

Et là, voyez-vous la chaumière,
A côté d'un pommier en fleur ?
Des jarnes mouillaient ma paupière...
Quelle était bonne la fermière,
Dans cet asile du bonheur !

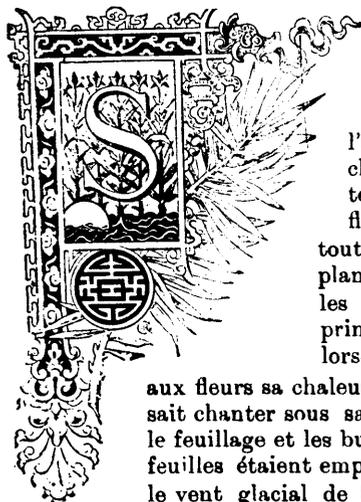
C'est le berceau de mon enfance,
Où j'ai vécu loin des cités,
Des passions ; la souvenance
Est la seule des voluptés.

Revis donc dans ma poésie,
O toi qui fis battre mon cœur,
Charmante retraite chérie,
Chaumière, ma première amie,
Où j'ai trouvé le seul bonheur....

T. B. Chatrian

Bruxelles, (Belgique) 1891.

LES QUATRE SAISONS



SOUVENT, frappé des beautés merveilleuses de la nature, alors que l'hiver couvrait les champs et les coteaux d'une neige floconneuse, ou que tout, la verdure et les plantes, renaissait sous les souffles légers du printemps, et aussi lorsque l'été donnait

aux fleurs sa chaleur vivifiante et faisait chanter sous sa brise embaumée le feuillage et les buissons, ou que les feuilles étaient emportées au loin par le vent glacial de l'automne, j'aurais voulu avoir une plume brillante et habile pour décrire dignement cette richesse et cette variété de tons, de nuances, ces aspects différents et pleins d'attraits.

Aujourd'hui, bravant ma timidité, je viens, malgré la faiblesse de ma plume, essayer de rendre ou plutôt de donner une idée des beautés nombreuses et étranges, particulières aux quatre saisons de l'année.

LE PRINTEMPS

La froidure paresseuse
De l'yver a fait son temps ;
Voicy la saison joyeuse
Du délicieux printemps.

ANTOINE DE BAÏF.

Le printemps, c'est le réveil de la nature engourdie sous le manteau blanc et glacé de l'hiver, c'est la renaissance joyeuse des fleurs et des feuilles.

Les neiges fondent sous l'éclat d'un soleil ardent ; le frimas fuit et la douce rosée vient cacher dans le sein de la fleur ou poser délicatement sur la feuille nouvelle une perle liquide.

La verdure, foulée et meurtrie sous les pieds du sombre Hiver, repousse fournie et brillante ; la rose ne jette pas encore autour d'elle ses délicieux parfums, mais un arôme prononcé s'étend dans la nature, en imprègne les arbres et les plantes.

Un vent frais caresse de son haleine la surface des lacs et agite les feuilles avec un doux bruissement.

Le ruisseau qu'une couche de glace avait arrêté dans son cours gracieux coule de nouveau ses eaux murmurantes ; les arbres, naguère nus et décharnés, se parent de riches ornements et s'enveloppent d'un vert manteau ; les oiseaux reviennent en peuplades nombreuses du pays du soleil et célèbrent la renaissance de la nature en des chants pleins d'harmonie et de douceur.

Le printemps a un aspect qui réjouit : notre âme s'était attristée à la vue de cette neige couvrant la nature comme d'un linceul et voilà que soudain le printemps, exhalant son souffle tiède et léger, a chassé cette neige, et apporté sur ses ailes la joie et l'espérance.

Ces feuilles nouvelles, cette verdure pleine de charmes, ces ruisseaux à l'onde limpide, ces champs convertis déjà d'une herbe nouvelle, cette apparence de gaieté répandue partout, portent dans le cœur de l'homme un sentiment indéfinissable de béatitude.

Le printemps, c'est cette jeune fille à la taille svelte et élégante, à la bouche gracieuse et pleine de sourires, aux yeux reflétant la candeur de l'âme, au teint plein de fraîcheur et à la joue vermeille ; elle n'a pas encore cette perfection des traits et ces contours gracieux de la femme, mais tout dans sa personne annonce sa beauté future.

L'ÉTÉ

Aimons ! prions ! Les bois sont verts !
L'été respendit sous la mousse,
Les germes vivent entr'ouvertes,
L'onde s'épanche et l'herbe pousse.

VICTOR HUGO.

Un vent chaud et plein du parfum des roses souffle sur la campagne ; les arbres cachent sous leur épaisse ramure les chantres ailés.

Le ruisseau chante, le bosquet murmure, la fleur brille et l'oiseau module.

Le soleil répand avec profusion ses feux ardents ; la brise caresse avec volupté la luxuriante verdure et balance mollement dans les champs les tiges dorées ; le ciel, pur et bleu, ravit l'œil humain, et de toutes parts montent vers lui des chants d'amour, de mélodies touchantes, des parfums enivrants.

Dans les sentiers bordés de marguerites et d'aubépines, au milieu du silence d'une solitude aimée, l'amour vient souvent s'y promener et reviver sa flamme ardente.

Combien de choses peuvent se dire deux cœurs de vingt ans dans l'enivrement de cette nature riche et embaumée, au chant inspiré du rossignol caché sous la feuillée ? Et lui, ce chantre divin, seul entendra le doux bruit des lèvres échangeant la flamme qui les brûle et verra la tête de l'amante reposer avec abandon sur l'épaule de l'aimé ! O feuilles tremblantes, ô ramure mystérieuse, abritez ces amours, enveloppez-les de votre doux ombrage !

Quelle âme n'a pas été ravie des charmes d'une nuit d'été ? Qui n'a pas cherché ces heures de calme et d'abandon pour rêver ou pour pleurer ! N'est ce pas dans ce grand silence, enveloppant la nature de son voile, que le cœur soulage sa douleur et guérit sa blessure ? N'est ce pas en face de ce ciel étoilé que l'homme comprend sa destinée et sa mission ?

Par une de ces nuits claires et poétiques, qui n'aime alors à se laisser bercer mollement dans un léger esquif par les eaux tranquilles du lac ou la vague somnolente de la rivière ?

O petit canot, glisse sans bruit, rapide comme l'oiseau, sous les rayons pâles de l'astre des nuits ! Vole sur la surface de cette onde murmurante, vole vers les rives du pays des amours !

Et toi, rossignol aimé, donne dans le feuillage de ces notes si pures et si touchantes que la nature semble écouter dans un religieux recueillement,

chante la tendresse et la joie ! Et vous, ô brises, agitez doucement les feuilles et caressez de votre souffle voluptueux la blanche marguerite et la rose tendre !

O nuits d'été, que vous êtes belles ! Que vous savez parler éloquentement de Celui dont le nom est synonyme d'Immensité !

Le jour, dans cette riante et chaude saison, a des charmes nombreux. Voyez ces laboureurs au bras vigoureux, à la jambe solide, au torse puissant et à la mine gaillarde conduisant d'une main sûre leur charruie dans les champs ; le soleil les brûle, le travail les fait suer, mais eux ils n'ont qu'une pensée : *Dieu et travail*.

Le soir, ils reviendront, gais et pleins de chansons ; ils recevront dans leurs bras et embrasseront d'un gros baiser qui une mère, qui une femme jolie et robuste, qui des enfants, des gars joufflus, la bouche pleine de sourires... et de sucre.

Heureux paysans ! vous ne connaissez pas les angoisses, les inquiétudes, les déceptions, les souffrances qui accablent le citadin ! Vous êtes pleins de joie et d'espérance, parce que vous n'avez pas ces soucis de la veille, ces craintes de l'avenir qui nous tuent, nous, gens des villes ! Restez dans vos campagnes ! Ne venez pas respirer l'air infect, et salir vos pieds de la boue immonde de cet amas confus de maisons grandes ou petites, riches ou pauvres, qu'on appelle Cité !

Écoutez le ruisseau chanter dans la prairie ! Voyez les vallons frissonner sous leur épais manteau de verdure ! Admirez ces cieus tout ruisse-lants d'or ! aspirez cet atmosphère embaumé, et ces aromes exquis qui s'exhalent des jardins ! Jouissez avec abandon des charmes et des voluptés de cette saison brûlante, de cet Été joyeux et aimé.

L'AUTOMNE

C'est l'adieu d'un ami, c'est le dernier sourire
Des lèvres que la mort va fermer pour jamais.
(LAMARTINE).

Accomplissant les brillantes promesses du Printemps, l'Automne laisse échapper sur la terre de ses mains bienfaisantes une pluie intarissable de mille fruits divers ; de sa mamelle gonflée jaillit une source divine, une liqueur vermeille dont s'abreuvèrent avec transport les mortels heureux.

Pleine de complaisance, la déesse Automne porte dans la chaumière du pauvre comme dans le palais du roi la joie et l'abondance, et ses dons multiples s'étendent à tout ce qui dans la nature vit et agit.

Partout dans les vastes vergers remplis d'arbres aux fruits succulents et dans les champs couverts d'épis dorés se pressent des moissonneurs anxieux de recueillir les délicieux appâts que l'automne a répandus libéralement par toute la contrée ; les jeunes filles et les jeunes gens s'en vont glaner, aux sons d'instruments variés et la bouche pleine de chansons et d'amoureux propos, les épis oubliés et en forment des faisceaux dorés qu'ils emportent triomphalement au village.

Ce n'est en tous lieux qu'une expansion de gaieté vraiment étrange : on sent le soleil perdre de plus en plus sa chaleur vivifiante, et l'on voit les feuilles jaunir et se détacher de l'arbre qui les a vus naître, sous l'action funeste d'un vent glacial, et pour combattre cet envahissement invincible de la tristesse, la nature semble raviver tout ce qu'elle a de joyeux en elle.

Celle-ci possède encore le vert brillant de l'Été et même les beaux couchants, mais des teintes flétries viennent bientôt se mêler à ces couleurs aimées ; le ciel perd cette pureté, ce bleu intense qui nous ravissait d'admiration ; l'oiseau, caché dans le taillis, ne donne plus de ces douces modulations, de ces trilles charmants que venait écouter avec ivresse la jeune fille au cœur blessée ! la verdure est sans éclat, sans mollesse, et les arbres se dépouillent comme à regrets de leurs riches ornements.

Toi, pauvre feuille flétrie, où vas-tu ? Pourquoi aller si tôt mourir sur le pâle gazon ? Pourquoi quitter cet arbre où tu te balançais mollement au gré des vents ?

Si fraîche au mois de mai ! faut-il que la froidure
Te laisse à peine encore un incertain moment !

(MERCURE).

Ah ! c'est que le souffle de la mort passe sur la nature et laisse après lui une grande douleur et une amère tristesse ! C'est que le temps est arrivé où l'été, dont l'agonie a commencé avec la chute de la première feuille, expire au premier frimas qui tombe.

La fleur perd ses charmes et son arôme ; elle ira rejoindre sous la terre fraîche la feuille jaunie qu'un vent cruel emporte loin du lieu où elle a coulé de si heureux jours et sourit à tant d'amours ?

Fuyez, fuyez, rossignols et hirondelles ! allez dans les pays de soleil et de verdure ! L'hiver arrive avec sa solitude et ses frimas ! fuyez, et vous reviendrez avec le doux Printemps !

Ce n'est plus le temps des amours, mais celui de la tristesse et de l'abandon !

L'HIVER

Nulle hirondelle sur la plage,
Nulle verdure dans les bois,
Nulle clarté dans le nuage,
Le ciel est noir, les champs sont froids.

XAVIER MARMIER.

L'Hiver, triomphant sur l'Été, étend sur la verdure, les fleurs et les ruisseaux, une épaisse couche de flocons blancs, serrés et glacés.

De son souffle mortel il arrache des arbres dénudés les quelques feuilles qui y tiennent encore, et soulève des tourbillons de neige portant dans le campagne l'obscurité et la crainte.

Les branches d'arbres, naguère pleines de feuilles tremblantes, sont surchargées d'une neige condensée ; les ruisseaux et les fleuves sont soudainement arrêtés par une masse solide d'eau.

Le vent siffle lugubrement sur la contrée, et chasse par sa froidure les oiseaux qui donnaient dans le feuillage de si doux gazouillements.

Ces champs, couverts d'une neige étincelante dont les rayons pâles du soleil d'hiver font briller chaque flocon comme autant de diamants, ces forêts mystérieuses où le vert des sapins, le tronc noirâtre des arbres et la monotone blancheur de la neige forment un contraste frappant et plein de beautés, cette longue rivière, à la glace vive et miroitante, ces arbres tout blancs aux branches desquels pendent de nombreux glaçons ressemblant à ces stalactites qui couvrent la voûte de certaines grottes, ces chemins moelleux où le traîneau glisse léger comme l'oiseau, ce ciel tantôt gris, tantôt bleu, ce déploiement immodéré de blanc, tout dans la nature, en cette saison des frimas plait et attriste, charme et saisit.

L'hiver, c'est la vieillesse de l'année ; les sourires du printemps, les voluptés de l'été, les repos de l'automne, tout disparaît tour à tour dans le gouffre de l'Éternité pour faire place aux noirs aquilons, aux rigueurs nombreuses de l'Hiver.

L'on dirait que l'année, sentant sa mort prochaine, fuit les éclats de la verdure et s'enveloppe d'elle-même d'un immense linceul, pour pleurer et gémir.

Voyez ce vieillard au dos voûté, à la démarche chancelante et aux doigts tremblants ; voyez chez cette victime du temps ces traits amaigris, ce regard terné et abattu, cette apparence de faiblesse ! tout chez lui ne vous dit-il pas que bientôt le tombeau le recevra dans son silence et son abandon, que ses ossements blanchiront sous la terre humide ?

Et ces cheveux argentés qui flottent sur ses tempes ne vous annoncent-ils pas chez lui le manque complet de forces, la pauvreté du sang ?

Il en est de la vie humaine comme des années ; la vieillesse des deux se caractérise par la tristesse et la blancheur, la monotonie et l'insouciance.

Pierre Bidard

La femme née en mai ne craint pas les naufrages, car la femme de mai nage.

Quelle pâtisserie que la science, tout le monde parle de son flan, beau ! !

HISTOIRE ET BOUQUINS

(Adresser toutes communications telles que notes et renseignements historiques ou bibliographiques concernant cette colonne à E.-Z. MASSICOTTE, *Monde Illustré*, Montréal.

A. M. Lind . . . , Saint Vallier, P. Q.—Voici les titres des deux ouvrages en question : *Vade mecum du collectionneur*, par Jos. Leroux, M. D., Montréal : *Collectors vade mecum*, by Jos. Leroux, M. D. Montreal 1885. Montréal, Beauchemin et Valois 104 pp.—*Le médailler du Canada*, par Jos. Leroux M. D. *The Canadian coin cabinet*, by Jos. Leroux M. D., Montréal, C.-O. Beauchemin & fils, 308 pp gr. in 8.

NOS SOLDATS ÉCLOPÉS

J'ai reçu plusieurs lettres d'aimables correspondants au sujet de mes deux types français qui chantaient des hymnes patriotiques dans les rues.

Parmi elles, je crois de mon devoir de reproduire une partie de celle de mon confrère, Ed Aubé, le collectionneur bien connu.

"Ottawa, janvier 1891.

"J'ai, dit-il, sous les yeux, le dernier article qui porte votre signature. Je me rappelle ces personnages que je n'ai pas oubliés, car ils sont aussi venus à Québec, vos vétérans français. Je ne les voyais pas pour la première fois cependant, car à Boston, en 1872, lors du grand jubilé de la paix, *Grand Peace Jubilee*, ils étaient, vos deux écolopés, en grande compagnie d'infirmes comme eux, sur une place publique que je visitais journellement durant mon séjour dans la vaste cité puritaine.

"A Québec, je me rappelle qu'ils disaient lors de leur tournée pour la recette : "Allons, mesdames et messieurs, un petit peu de courage pour le pauvre zouave français ; j'ai quatorze femmes et vingt-deux enfants à nourrir !"

"Et les gros sous tombaient serrés dans la sébile. Ils vendaient aussi leurs chansons 5 centimes et je me rappelle que, outre l'Alsace et la Lorraine, Joséphine et les Adieux à la France ont fait fureur.

"Voici cette dernière :

ADIEUX A LA FRANCE (Romance)

C'en est fait ! la victoire
Leur a livré notre pays,
Et deux siècles de gloire
Y sont ensevelis.
Ils ont conquis l'Alsace,
L'Alsace, ta fidèle enfant,
Cher troupeau que l'on chasse,
Courbe-toi devant l'Allemand.

Adieu ! adieu ! ma belle France !
Adieu ! adieu ! je t'aimerai toujours !
Adieu, pays de mes amours,
Pour de plus heureux jours (bis)
Je garde l'espérance.

Voici notre chaumière,
Mon père autrefois était là,
Hélas ! pendant la guerre
L'ennemi le frappa.
Je vois sur la poussière
Son sang qui rougit le chemin,
Et la pauvre chaumière.
Du vainqueur, voilà le butin.
Adieu ! etc.

Ils ont, sur leur passage,
Semé la mort, semé le deuil !
Faut-il que cet outrage
Abatte notre orgueil ?
Le sol qui m'a vu naître,
Est à l'Allemand désormais :
Voilà notre seul maître,
C'est vrai . . . mais notre ami, jamais !
Adieu ! etc.

Dans nos cœurs, la vengeance
Attend la revanche à venir ;
Tes enfants, ô ma France !
Gardent ton souvenir.
Viens la délivrance,
Toujours notre bras t'appartient !
Tu vois notre souffrance
Un jour tu reprendras ton bien.
Adieu ! etc.

E.-Z. M^l

UNE ŒUVRE (*)

Chacune des entreprises de l'homme est loin de mériter ce grand nom où s'agit un monde de perspectives, d'où se détache l'idée vive de tout un travail et de tout un succès : UNE ŒUVRE !

Cependant on peut dire que celles qui ont eu la fci forte et invincible pour mobile, sur lesquelles a passé le souffle de Dieu sont des œuvres vraies, dont les effets devront durer.

L'entreprise religieuse du Rev. Père capucin qui a prêché la retraite de l'Immaculée Conception aux jeunes gens, sous les auspices du cercle Ville-Marie, est de celles là. C'est avec ce caractère, vif et bien tranché, qu'elle nous apparaît de nouveau aujourd'hui, dans le recueil, habilement compilé, des instructions du bon Père Alexis, tel qu'édité et mis en vente, ces jours derniers, par l'administration du *Sténographe Canadien*, sous l'habile et intelligente direction de son rédacteur pour la partie sténographique, M. Marcel Gabard, sténographe.

C'est une heureuse pensée qu'on a eue là et elle sera hautement appréciée partout.

On se rappelle avec quel intérêt les sermons de la retraite ont été suivis, par un auditoire nombreux et assidu ; nous n'étonnerons personne en disant ici qu'ils offrent un redoublement d'attrait à être lus et médités à tête reposée. En effet, dans le temps, c'est bien moins comme un beau diseur que comme un savant analyste, un habile guérisseur d'âmes que le prédicateur capucin fut remarqué et aimé de son public.

Ceux qui l'ont entendu naguère, et ceux-là encore qui, sans avoir eu cet avantage, désireraient voir l'enseignement catholique clairement exposé, sur les questions les plus vitales et les plus pratiques pour la jeunesse, parcourront ces pages avec bonheur. C'est avec un zèle religieux que M. Gabard s'est dévoué à illustrer l'œuvre du révérend Père et à la faire revivre : nous sommes fiers de pouvoir dire qu'il a bien réussi.

Signaler les plus importantes de ces conférences, il faudrait les nommer toutes ; aussi nous préférons y renvoyer le lecteur, bien convaincu qu'il nous en saura gré.

Les retraitants goûteront beaucoup la bonne idée du compilateur d'avoir voulu joindre au recueil des sermons une histoire résumée de leur chère retraite et spécialement le texte de l'acte de consécration à la Vierge Mère qu'ils prononcèrent au dernier jour, et dont le souvenir, pour bien longtemps, illuminera leur vie.

Disons encore que l'*Imprimerie du commerce* a fait réellement de ce charmant petit volume un livre d'amateurs, et en voilà tant qu'il faut, ce semble, pour encourager tous nos lecteurs et lectrices—car tous les sexes et les âges trouveront leur bien dans ces nobles pages—à faire l'acquisition de ce très intéressant opuscule, au modique prix de trente-cinq centimes. S'adresser au *Sténographe Canadien*, par lettre, B. de P. 1587, ou à l'une quelconque des librairies françaises de Montréal.

Nous souhaitons de grand cœur au joli recueil de M. Gabard tout le succès qu'il mérite !

J. S.-E.

PENSÉES SUR L'ENNUI

—Femme ennuyée, fleur desséchée !

—Dites-moi de quoi vous êtes ennuyé, je vous dirai qui vous êtes.

—L'Ennui est une portée qui revêt bien des formes. Tantôt, il se fait bouquiniste et, nonchalamment, se promène le long des quais ; tantôt, il passe en habit noir et, pour bâiller dans un coin de salon, met une fleur à sa boutonnière. Il se cache sous les broderies des ministres, sous les palmes des académiciens. Quelquefois l'ennui devient femme et prend des poses langoureuses . . . Alors, seulement, il sait être gracieux.

(*) *Les Sermons* du Rév. Père Alexis, capucin, d'Ottawa joli in-seize de 175 pages. Prix : 35 centimes.

A. M. RODOLPHE BRUNET.

Qu'un rossignol rencontre un autre rossignol,
Aussitôt, je présume, ils s'aiment, se connaissent
Et le même dièze et le même bémol
Vibre dans leurs gosiers d'où les ramages naissent.

Qu'un ruisseau dans un champ passe près d'un ruisseau
Leurs ondes aussitôt se confondent ensemble
Et le ramier ravi d'un murmure si beau
Pour le mieux écouter se perche dans le tremble

Que par un soir d'été quand tout autour de soi
Se plonge avec plaisir dans un divin silence
Un chant mélodieux vibre et jette l'émoi
Dans votre cœur où bat un reste d'espérance :

Vous sentirez alors un pouvoir inconnu
Vous forcer de chanter et de pleurer vous-même ;
Et ce chant ravissant qui vous est parvenu
Sans doute vous aura rempli d'un trouble extrême.

Ainsi de moi, Rodolphe, et n'en sois pas surpris :
Les cœurs «és pour le beau se comprennent et s'aiment ;
J'entends souvent tes chants et toujours mes esprits
S'agitent sous le feu que tes accords y sèment.

Cicéron par ta voix est plus grand à mes yeux ;
Avec toi je m'anime aux chants de la Patrie ;
Le Glorieux de ton nom est encor glorieux ;
Tu chantes, pour tout dire, et l'âme est attendrie.

Je me rappelle encor la douce émotion
Dont mon cœur tressaillit par ta *Coincidence*.
Ah ! puisque la Patrie et la Religion
Parlent si haut en toi, poursuis avec constance.

Va ton chemin : plus tard, à l'heure du repos,
S'ouvrira devant toi le *Temple de Mémoire* ;
Et joyeux, couronné des fruits de tes travaux
Tu vivras d'allégresse et brilleras de gloire.

Et moi je marcherai, mais de loin, sur tes pas
Brillant peut-être aussi d'un peu de ta lumière ;
Mais en vain j'essayerai de te rejoindre... Hélas !
Le sort m'a condamné de rester en arrière.

Mais qu'importe ! en ce jour je me sens affermi
Dans le noble sentier de la littérature ;
Et puissè je déjà t'appeler mon ami,
J'en suis récompensé, Rodolphe, outre mesure.

J.-G. BEAULIET.



"GAËTANE." — (UNE NOUVELLE VRAIE)

I

Il n'y a pas bien longtemps de cela, et du reste, ce dont je m'en vais vous entretenir, lecteurs, constitue un petit incident heureux dans l'uniforme histoire de ma vie, incident que je n'oublierai pas de sitôt, bien sûr.

Un de ces derniers jours, alors que je ne m'y attendais guère ou pas du tout, c'est encore plus juste, la malle européenne m'a apporté de Paris, la ville aux enchantements divers—je commence à croire de plus en plus ce que tout le monde en dit—une bien agréable surprise, sous la forme d'un gracieux et très aimable envoi.

Seule est apte une main de femme à monter de ces coups délicats qui nous ravissent l'âme et enchantent nos esprits, nous, "pauvres hommes que nous sommes," comme a dit le poète dans la chanson ! C'est bien difficile de n'en pas subir le charme, lors même que l'on a plus de vingt ans, mais impossible, je dirais presque, lorsque l'on est encore à cette époque critique où l'amour continuellement module un chant nouveau sur les cordes de lyre qui sont les fibres de nos cœurs !

Aussi, ne m'y trompai-je pas quand on me remit le colis postal à l'aspect coquet, confiné, à mon intention, quelque dix jours auparavant, à la malle poste ; je le revoyais emporté vers nos rivages du Canada, affectueusement bercé sur les flots adoucis de la grande mer—tel on se représente tout ce qu'on aime !—comme l'image du bien-aimé sur les

molles vagues d'un rêve inconscient d'amour, dans l'âme ingénue d'une jeune fille.

Je ne m'y trompai pas, dis-je, et je crus pouvoir affirmer tout de suite : ce témoignage flatteur et bien que mérité, ce me semble, me vient assurément d'une femme. Et, glorieux d'avance de cet honneur insigne, je pris bien vite connaissance de la chose reçue : un charmant petit volume, sur la première page duquel, en tête, je lis audessus de *Gaëtane*, le titre, un autre nom, celui de l'auteur, Miss. E. Ehrthone.

II

Lecteurs, je crois vous avoir mentionné une ou deux fois au moins, le nom, déjà célèbre dans les lettres françaises de nos temps présents, de cette aimable publiciste qui a fait naguère ses débuts, à l'âge où d'autres ne se sentent encore même pas la vocation de la plume, et j'ai dû vous dire qu'elle est en train d'ajouter une fleur brillante, fille de son talent et de son activité, à la couronne littéraire de son noble et cher pays de France.

J'ai dû, j'ai voulu, tant j'aime faire justice au mérite, vous dire tout cela, amis lecteurs. C'est peut-être un peu ce qui m'a valu—le MONDE ILLUSTRÉ n'est pas toujours d'une absolue discrétion—le rare bonheur d'être, ne fut-ce qu'en passant, l'objet des courtoises attentions de cette enchanteresse !....

Mais quand je vous ai parlé de Miss. E. Ehrthone, je n'ai pu que vous dire brièvement mon admiration pour son œuvre et celle qui la personnifie. Il m'était impossible, j'en déplorais tout le premier mon ignorance, de vous donner sur son compte quelques détails intimes que, tout bas, désirait, sans doute, plus d'un, déjà gagné de sympathie pour cette fraîche et alerte plume. Aujourd'hui je puis faire davantage pour vous, mes chers lecteurs, grâce à la généreuse complaisance de Miss. E. Ehrthone elle-même. Tout simplement vais-je laisser vous parler, et vous n'y gagnerez pas peu, le biographe habile qui, aux premières pages du joli volume qui fait le sujet de cet article, nous retrace, en quelques lignes, l'intéressante vie de ce tout jeune auteur. Oyez et instruisez-vous :

Née le 12 octobre 1870, Miss. E. Ehrthone, la jeune auteur de *Gaëtane*, n'était donc âgée que de treize ans lorsqu'elle commença à écrire ce charmant ouvrage. Orpheline presque en naissant, nous pouvons dire avec le poète que "le cercueil de l'une s'était creusé près du berceau de l'autre". Les premiers cris de celle qui entraînait dans la vie ont eu pour échos les plaintes de l'agnie de celle qui descendait dans la tombe, car six jours après sa naissance, le 18 octobre 1870, alors que les obus et les boulets prussiens moissonnaient les héroïques défenseurs de Chateaudun, où se trouvait son père, Miss. E. Ehrthone perdait sa mère.

.... Modeste autant que capable, loin de tirer vanité de son ouvrage, elle dit naïvement qu'elle a voulu simplement se distraire, et que ces fragments (ses premiers essais) ne sont pas dignes d'être lus. Qu'elle nous permette de n'être point de son avis.

Ne croyez pas cependant voir en Miss. E. Ehrthone une enfant grave et rêveuse, constamment les yeux au ciel et perdue dans les nuages ; non, sa franche gaieté, son entrain, sa complaisance envers ses jeunes amis, la font chérir de toutes, et ardente au jeu comme à l'ouvrage, elle ne néglige ni l'un ni l'autre.

Avec tout cela, fille tendre et soumise, adorait un jeune frère que sa seconde mère lui a donné, reconnaissante des soins qu'on lui prodigue, elle ne brille pas moins par les qualités du cœur que par celles de l'esprit.

Telle est Miss. E. Ehrthone ; nous sommes heureux de saluer à son aurore un jeune talent tel que le sien. L'avenir lui est ouvert, et nous avons la certitude qu'un jour une plume plus autorisée que la nôtre fera, en termes dignes de celle qui en sera l'objet, l'éloge d'un auteur que nous serons toujours fier d'avoir connu et apprécié à son début, et que nous ne serons pas moins heureux d'admirer plus tard.

Voilà qui est bien parler n'est-ce pas ? dans tout cela se reflète le sentiment de la véracité : on sent que la bouche parle de l'abondance du cœur.

Bien que ces lignes aient été écrites en 1884, à l'apparition de *Gaëtane*, alors que Miss. E. Ehrthone n'avait pas encore quatorze ans—aujourd'hui elle en compte vingt à peine—elles semblent illustrer parfaitement sa sympathique figure, et on peut, sans crainte d'errer, les tenir toujours, je crois, pour un portrait fidèle.

III

Maintenant que vous avez fait avec l'auteur plus

ample connaissance, laissez-moi, chers lecteurs, vous dire, quelques mots de l'œuvre.

C'est Miss. E. Ehrthone elle-même qui va vous la présenter. Je vous envoie, nous écrivait-elle, "un petit roman, *Gaëtane*, ébauche écrite à l'âge de treize ans, et qui a besoin de la plus grande indulgence".

Après l'auteur de la notice biographique, plus haut cité, je solliciterai ici la permission de différer sur ce point d'opinion avec notre aimable correspondante. Que cet ouvrage soit une ébauche, étant donné l'âge auquel il a été écrit, et en comparaison de ce que sa plume a produit depuis, de ce qu'elle promet pour l'avenir, je veux bien le lui accorder. Qu'il ait besoin de la plus grande indulgence, j'ose demander qu'on m'autorise à m'inscrire en faux contre cette trop modeste insinuation. En effet, il apparaît, cet ouvrage, à mon humble jugement, non pas comme le fruit d'efforts laborieux, d'un travail pénible et infécond dont l'auteur, tacitement ou à cœur ouvert, réclamerait de ses lecteurs, et à bon droit, une grande indulgence, comme encouragement dû à sa bonne volonté, mais il est bien plutôt comme l'éclosion instantanée, la révélation soudaine d'un talent brillant qui s'impose d'emblée à l'admiration sincère de la galerie.

Et dût la modestie de l'auteur de *Gaëtane* en rougir, m'en vouloir un peu, je proclame bien haut ce que j'en pense.

Songez-y, avoir le cœur déjà si riche, l'esprit si bien garni que de pouvoir écrire un tel bijou de petit roman et n'avoir que treize ans ! Victor Hugo en comptait déjà quinze lorsqu'il écrivit *Bug Jargul*, son premier roman.

Ce volume, *Gaëtane*, aurait-il bien des défauts, qu'il n'a pas, on le considérerait encore comme un succès, en égard à la jeunesse de l'auteur.

Dépendant, il est d'autres circonstances défavorables à considérer, et dont il faut donner crédit à Miss. E. Ehrthone, outre celle de l'âge que nous venons de signaler. Treize ans, c'est l'époque où la plupart des enfants ne songent encore qu'au jeu, où les plus précoces ne connaissent des belles-lettres que le nom de l'agrément qu'elles leur procurent par de délicieuses lectures. Douée d'un esprit et d'un caractère bien en avance sur ses années, c'est à cet âge si tendre que l'auteur de *Gaëtane* prend la plume et, pionnier de l'intelligence et de l'inspiration qui la brûle, entre de plein pied dans la république des lettres, laquelle, déjà, lui a révélé une grande partie de ses secrets.

Mais voici les autres difficultés auxquelles je viens de faire allusion.

A treize ans, une fillette est encore sur les bancs de l'école, et tous ceux ou celles qui ont passé par là savent qu'il n'est pas bien facile alors de faire de la littérature d'amateur.

Comment donc Miss. E. Ehrthone va-t-elle surmonter l'obstacle ? Écoutons son biographe, nul ne nous dira mieux que lui les petits trucs de l'écolière pour satisfaire son innocente mais réelle passion. Il en a retracé la scène dans le plus charmant tableau.

Vous vous la représentez, peut-être, dit-il, confortablement installée en face d'une table de travail encombrée de papiers, parsemée de dictionnaires, d'ouvrages d'histoire et de science, de ces mille traités que tout auteur consulte en composant. Erreur !... Voyez une écolière de 13 ans assise devant son pupitre à l'étude ; la surveillante, épiant le travail de chaque élève, veille à ce que chacune prépare la leçon du jour et ne s'occupe que des devoirs prescrits par le règlement ; car la discipline est sévère et on ne fait pas à sa fantaisie ; le labeur de chacune des heures de la journée est réglé d'avance comme le menu de la semaine, et il n'est pas plus permis à une élève de rien changer au premier qu'à la cuisinière d'apporter la moindre modification au second. Cependant notre jeune auteur dont l'imagination travaille ne put s'accommoder de cette contrainte ; il faut donc tromper la vigilance de la maîtresse qui surveille, elle n'est pas prise pour si peu, et feignant la plus grande application à l'étude prescrite, son esprit enfante ces charmantes pensées que sa main armée d'un crayon fixe sur une feuille de papier placée entre deux feuillets d'un livre ouvert à la leçon, mais qu'elle ne lit pas. Toutes les fois que la surveillante a le dos tourné, une nouvelle idée s'ajoute aux précédentes. Un feuillet rempli, il reçoit un numéro d'ordre et une page blanche succède dans le livre à celle qui vient d'être remplie ; mais quelle habileté pour ne pas se faire prendre en flagrant délit, et quelle contrainte pour une imagination aussi productive que celle de Miss. E. Ehrthone ! Pas de notes, pas de canevas, le temps lui manque ; au fur et à mesure que l'esprit pense, la main retrace l'idée. Pas de livres à consulter : elle n'a à sa dis-

position que la bibliothèque plus qu'élémentaire qui constitue le contenu du pupitre de chacune de ses compagnes. L'œuvre qu'elle écrit est donc bien la sienne et son seul savoir en crée les différentes parties.

Nous avons sous les yeux le manuscrit de l'ouvrage ; il est vraiment curieux. Une liasse de feuilles grandes et petites, tracées ou non, de couleurs diverses ; les unes écrites à l'encre, d'autres au crayon, écriture à peine lisible, tant la main était pressée de suivre la pensée, tant la crainte d'être surprise faisait se hâter l'écolière.

L'historiographe qui s'annonce comme le parrain du petit volume ajoute plus bas : elle nous a demandé de faire revoir et corriger ce travail, nous le lui avons promis, avec l'intention de n'en rien faire ; nous aurions craint de lui enlever ainsi son originalité, et par suite d'en diminuer la valeur ; nous pouvons donc affirmer à nos lecteurs que rien n'a été changé à ce qu'a écrit l'auteur. Ils pourront mieux le juger. La seule chose que nous n'ayons pu refuser, c'est la faveur du pseudonyme qui constitue la sauvegarde de la modestie de Miss E. Ehrtone, mais nous avons la ferme conviction que le nom dont est signée *Gaëtane* deviendra célèbre un jour, qu'il sera connu et apprécié dans le monde littéraire.

Voilà pourquoi, aujourd'hui, devant cette prédiction réalisée, moi non plus je ne puis pas encore dire à mes lecteurs, tant sa modestie est grande et constante, le nom véritable de la délicieuse publiciste qui continue de s'appeler simplement pour nous tous Miss E. Ehrtone.

Quant au tableau que l'on a lu de l'origine de *Gaëtane*, je puis bien certifier qu'il est fidèle, l'expérience m'ayant mis en de semblables circonstances à des jours qui ne sont pas encore très éloignés.

Etant donné ce que nous venons de lire, n'avais-je pas raison de prétendre que *Gaëtane* serait un livre admirable, sous les circonstances, même avec bien plus de défauts et moins de qualités qu'il ne s'y en rencontre en réalité ?

D'abord, je dis plus de défauts, car je ne veux pas pêcher par excès d'enthousiasme et soutenir qu'il n'y a pas de côté faible dans la première œuvre de ce nouveau romancier de treize ans. Non, je respecte trop pour cela l'auteur de *Gaëtane*. Sans parler du style, par la force des choses moins soigné qu'il aurait pu l'être en toute autre circonstance, et susceptible de perfectionnements comme Miss E. Ehrtone nous l'a bien prouvé depuis, du reste, certains lecteurs s'arrêteront peut-être à remarquer dans *Gaëtane* des tableaux pas tout à fait complétés, des situations moins bien définies, pour la forme. Pour le fond, ils y verront des sentiments non scrupuleusement analysés et établis, un peu trop de scènes sanglantes, qui sait ? déparant ce délicieux tableau où apparaissent continuellement les figures angéliques de *Gaëtane* d'Embrun et Louise Flox, scènes nées de souvenirs, glissant inaperçus dans la rédaction de *Gaëtane*, de certains romanciers qu'affectionnait le jeune et quelque peu inconscient auteur. Quant à la moralité, nos critiques, par trop consciencieux, y remarqueront encore du duel, de l'homicide, auxquels la jeune fille de 1884, devenue femme, ne voudra plus donner droit de cité dans ses écrits, marqués au cachet de l'esprit le plus chrétien.

Mais ce ne sont là que de légères imperfections qu'on reprocherait à un homme fait, qu'on ose à peine signaler dans l'œuvre d'un enfant de treize ans.

Tout à l'heure, j'ajoutais : y aurait-il moins de qualités. En effet, pour pallier ces simples manquements, les qualités, les richesses abondent dans *Gaëtane*. Laissons à un connaisseur le soin de nous les révéler. C'est toujours le biographe qui parle :

Nous avons été frappé, dit-il, du naturel avec lequel les idées y sont exprimées, du sentiment avec lequel les choses du cœur y sont dites et de l'énergie avec laquelle les caractères y sont dépeints. Tout, dans cet ouvrage, rappelle son auteur et nous pouvons dire que le jeune écrivain se donne tout entier à ses lecteurs, se faisant connaître et aimer à la fois. Tout, dans cet ouvrage, est touché avec une exactitude de jugement des plus rares. Que Miss E. Ehrtone nous fasse assister à une scène d'intérieur, qu'elle nous dépeigne un paysage ou décrive l'immense océan s'élançant de son lit avec un fracas tumultueux au moment de la marée, nous pourrions voir comme à travers le cristal le plus pur les objets qu'elle a l'intention de nous montrer.

En outre de l'élégance et de la correction du style, l'auteur fait preuve d'une véritable érudition ; les lieux où elle fait agir les personnages sont d'une exactitude géographique que ne démentirait pas le plus avisé professeur, tout ce qui a trait à l'histoire en révèle la parfaite connaissance, et toutes les fois que Miss E. Ehrtone fait la description d'un phénomène de la nature, l'on sent qu'elle l'a étudié et qu'elle n'en parle qu'à bon escient.

Nous ne voulons pas anticiper sur les faits qu'elle raconte, nous voulons laisser au lecteur la surprise et l'admiration qu'il ne pourra manquer de ressentir en parcourant ces pages, mais nous ne pouvons nous empêcher de dire que l'intrigue est savamment menée, les scènes émouvantes et les contrastes frappants.

IV

De même aussi moi, mes chers lecteurs, je ne veux pas vous importuner davantage par un verbiage sans fin, et après vous avoir exposé sincèrement mes humbles réflexions sur *Gaëtane*, le charmant ouvrage de Miss E. Ehrtone, je prends la liberté de vous y renvoyer directement, pour plus amples détails. Il me semble que, quand vous l'aurez lu et relu—ce sont de ces pages que l'on dévore une première fois et que l'on relit dix fois ensuite avec le plus vif plaisir,—vous ne manquerez pas d'en penser autant de bien que j'ai voulu en dire, et plus encore. Surtout je me flatte que, parmi vous, il ne se sera pas rencontré un seul de ces censeurs, auquel j'ai cru devoir donner un rôle, au cours de mes remarques.

C'est vous spécialement, lectrices, jeunes ou vieilles, que ce gentil volume amusera ; je vous le recommande.

En finissant, je désire offrir, en votre nom et au mien, est-ce trop de présomption ? tous nos compliments de son œuvre à Miss E. Ehrtone, avec un long et cordial merci d'avoir songé à nous la faire connaître !

Jules Saint-Etienne

J.-L. MEISSONIER,
(Voir gravure)

Le plus illustre maître de la peinture française à notre époque vient de mourir à Paris, en son bel hôtel du boulevard Malesherbes.

Jean-Louis-Ernest Meissonier était né à Lyon, le 21 février 1811 ; il était le quatrième enfant d'un commissionnaire en marchandises. Comme tant d'autres illustres peintres, il manifesta dès le collège un goût très vif pour la peinture. Il obtint non sans peine l'autorisation de suivre les leçons d'un professeur de dessin.

Il eut beaucoup à lutter contre les difficultés de la vie matérielle ; il alla à Paris, où il entra à l'atelier de Léon Cogniet, mais il n'y séjourna que quatre mois, et, après un court voyage en Suisse et à Rome, il envoya au Salon de 1834, c'est à dire à l'âge de vingt-trois ans, les *Bourgeois flamands*, tableau aussi connu sous le nom de *Visite chez le bourgmestre*.

Il serait superflu de rappeler ici la nomenclature de tous les tableaux du maître ; on a encore présent à la mémoire ceux dans lesquels il a retracé l'épopée impériale. Celui d'entre tous qui était réputé comme son chef-d'œuvre, et que nous avons publié il y a quelques semaines, avait pour titre : 1814, et a été dernièrement vendu \$200,000 par M. Chauchard à M. Delahante. Citons encore la *Rixe*, deux adversaires prêts à en venir aux mains après une partie de cartes. Ce tableau fut acheté à l'Exposition de 1855, par l'empereur Napoléon III, qui l'offrit au prince Albert. Il figure aujourd'hui dans la collection de la reine Victoria.

M. Meissonier, a dit Théophile Gautier, est un maître que l'on peut citer dans son genre après Ingres, Delacroix et Decamps ; il a son originalité et son cachet ; ce qu'il a voulu faire, il l'a fait complètement. Il possède les qualités sérieuses du vrai peintre : le dessin, la couleur, la finesse de la touche et la perfection du rendu. Tout prend une valeur sous son pinceau et s'anime de cette mystérieuse vie de l'art qui ressort d'une contrebasse, d'une bouteille, d'une chaise, aussi bien que d'un visage humain. Comme il sait choisir le pupitre, le tabouret, le papier de musique, le livre, la table, le chevalier ou le carton, selon la figure qu'il représente ! Quelle harmonie entre les accessoires et le personnage, et quelle pénétrante impression de la scène ou de l'époque obtenue sans effort !

LA SCIENCE AMUSANTE

(De l'Illustration)



LES ALLUMETTES GOURMANDES

Lorsqu'on appelle les enfants pour les laver, beaucoup d'entre eux ne manifestent, pour cette opération, aucun enthousiasme ; quelques-uns même s'enfuient ou se cachent à la vue du savon et de la cuvette. Mais, si vous leur présentez un morceau de sucre, vous les voyez tous accourir avec empressement.

L'expérience que je vous propose aujourd'hui vous permettra de leur montrer qu'ils ne sont pas les seuls à agir de la sorte, et que les allumettes elles-mêmes suivent leur mauvais exemple !

Il vous est facile de les en convaincre en mettant quelques allumettes sur l'eau contenue dans la cuvette. Disposez-les en étoile, les unes près des autres, et, au centre de cette étoile, enfoncez dans l'eau un petit morceau de savon taillé en pointe ; aussitôt, voilà toutes vos allumettes parties ; elles s'éloignent brusquement les unes des autres, comme si le savon leur faisait horreur.

Il s'agit de les ramener ; pour cela, il faut user du moyen que j'ai indiqué plus haut pour attirer les jeunes fugitifs ; présentez-leur un morceau de sucre que vous trempez dans l'eau, et vous verrez toutes vos allumettes se précipiter dessus rapidement. Vous pouvez remplacer les allumettes par de petits morceaux de bois ayant la forme de poissons, afin de rendre l'expérience plus amusante.

TOM TIT.

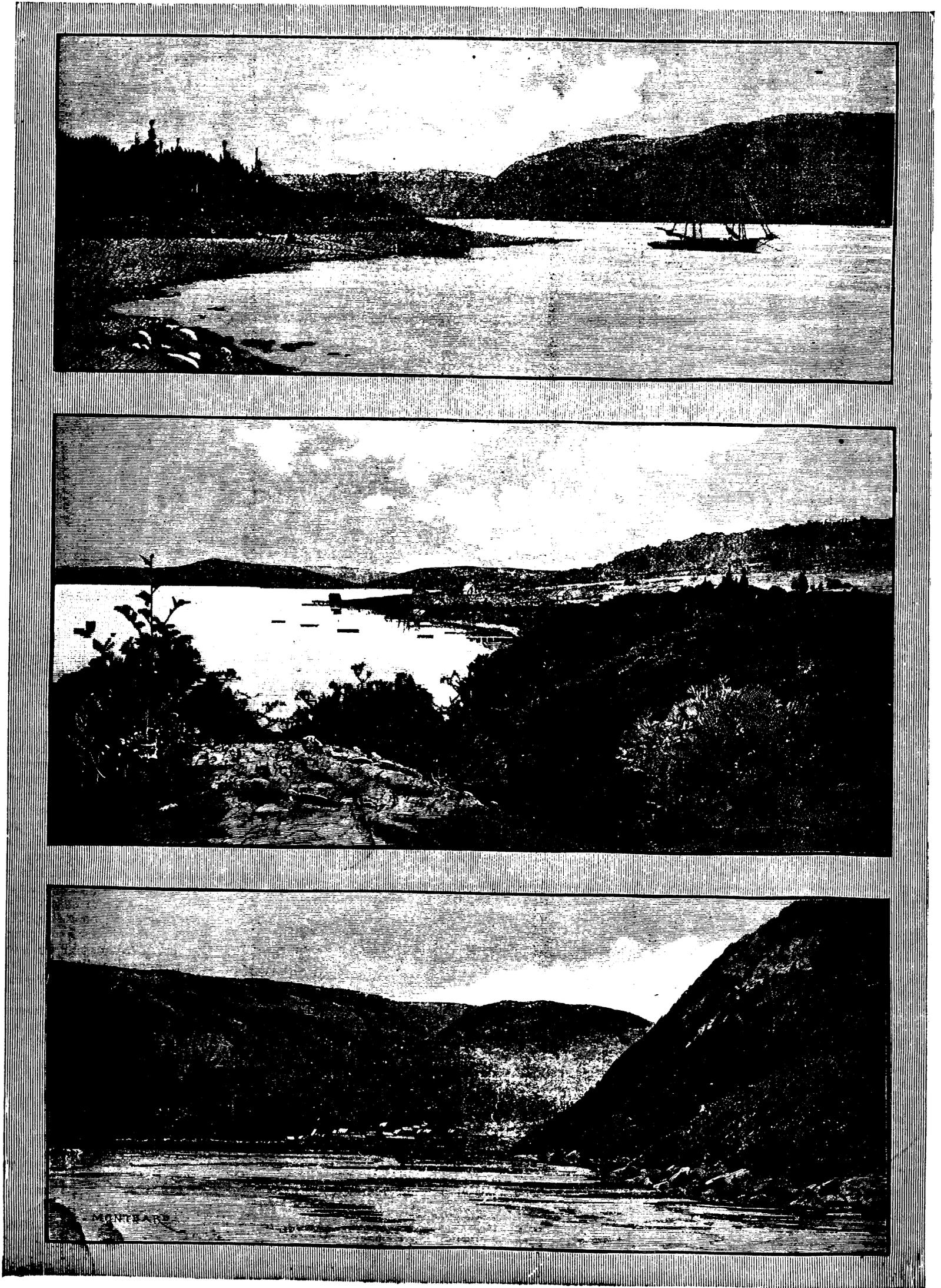
—La première partie de cricket fut jouée à Londres, en 1774.

—La production annuelle du charbon aux États-Unis est 130,000,000 de tonnes.

—On se sert beaucoup en France de papier comprimé pour faire les roues des chars. On s'en sert aussi pour faire des poulies.

—L'Empire chinois avec une population de 400,000,000, a seulement une dette de \$18,000,000.

—Dans Francfort, Allemagne, une force de 500 chevaux-vapeur est transmise à 140 milles de distance, par l'électricité.



1 Baie du Lièvre.

2 Baie des Isles.

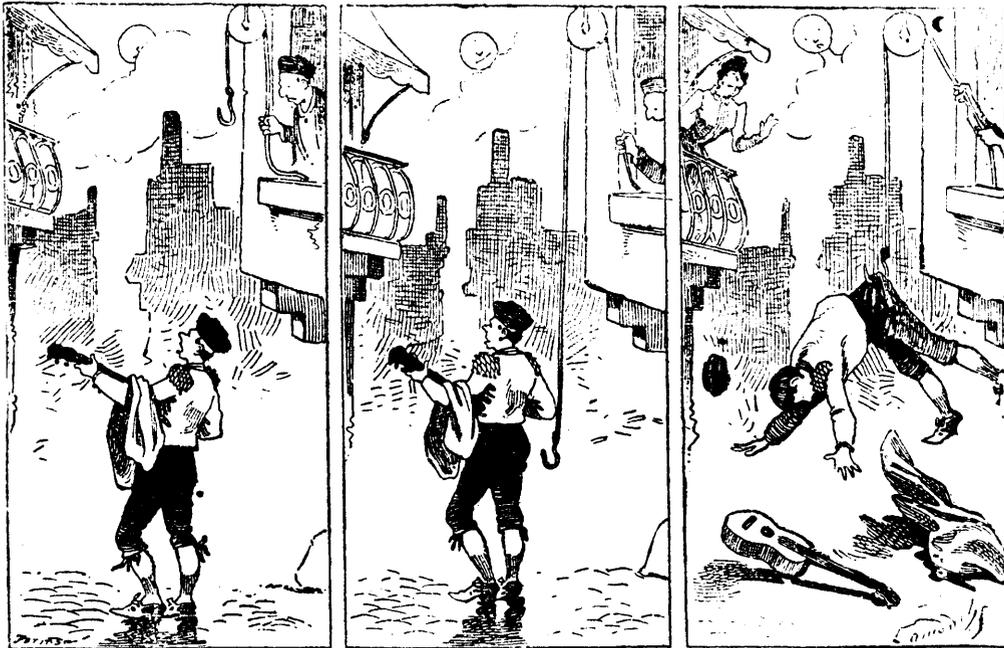
3 La Petite Rivière (Baie Saint-George)

CROQUIS DE TERRENEUVE



A U R E P O S

LE MOT POUR RIRE



Apparaît à la fenêtre....

Elle ne viendra pas....

La voici.... Boum !

LA SERANADE ESPAGNOLE

HUMOURS !

L'autre jour, comme je sortais des bureaux du MONDE ILLUSTRÉ, je rencontrai fortuitement un de ces parias de la famille humaine, qui, d'une main tremblante, allait frapper à la porte du riche, lui demander le *sou du bon Dieu*.

A sa voix affaiblie par une trop longue souffrance, et portant le cachet d'une tristesse indéfinissable, la main se portait instinctivement à la bourse pour soulager son infortune. Mais qui le croirait ?... il s'est trouvé un cœur assez blasé, assez saturé du fiel de la malice pour insulter à la détresse du malheureux. Des paroles acerbes, polissonnes, orgueilleuses repoussèrent son humble demande. "Allez plus loin, s'écrie le lésineur barbare, étaler votre pauvreté. Nous n'avons que faire de ces gueux qui salissent nos demeures de leurs haillons dégoutants. Vous donner quelque chose, c'est encourager la paresse à se promener à travers les rues : faites comme les autres, travaillez."

Et comme le mendiant, atterré de cette apostrophe foudroyante, ne s'éloignait pas assez vite, le riche propriétaire le repoussa dans la rue. Peu s'en fallut que le débile vieillard victime de l'ingratitude humaine, n'allât s'abattre sur le pavé durci. Deux larmes mouillaient sa paupière abattue ; et sa physionomie avait revêtu une expression indicible de tristesse et d'accablement.

Témoin oculaire de cet acte de barbarie, je me révoltais contre cette conduite injuste, inqualifiable. J'aurais voulu être armé de quelque pouvoir, pour faire payer cher à cet homme sans entrailles, le crime de lèse-humanité qu'il venait de perpétrer.

Mais heureusement voici qu'une âme charitable vint faire digression à ma trop juste colère : une dame, passant près de l'infortuné, lui tendit une main pleine de promesses sous forme de *gros sous blancs*.

Cet incident m'avait fortement impressionné : tout le reste du jour je fus dans une telle disposition d'esprit, que je m'emportais contre tout le monde ; je voyais tout en noir.

Quand les superbes équipages déroulaient à grand bruit leurs richesses, à côté de la plus extrême pauvreté ; quand je voyais l'opulence heurter d'un pied dédaigneux, cette foule, hélas ! trop considérable de malheureux, je me demandais, si la charité, cet ange qui met le ciel en rapport intime avec la terre, trouvait encore un asile dans le cœur humain. Tous ces favoris de la fortune, retranchés dans leur égoïsme, n'entendent-ils pas monter vers eux, au milieu du fracas de leurs pompes, la voix de la détresse qui implore les

miettes de leurs tables somptueuses ? Sous leurs chauds habits de fourrure, n'ont-ils jamais songé aux douleurs du pauvre, que de misérables haillons exposent aux froidures d'un climat glacial ? Quand leurs trésors leur procurent à satiété tout ce que la nature, dans sa largesse, prépare de mets exquis et délicats, n'ont-ils jamais pensé aux angoisses poignantes de cette mère de famille, incapable d'apaiser la faim de son enfant qui sans cesse lui crie : "Maman j'ai faim ! maman du pain !..."

Ah ! si ces misères, cachées dans les différentes couches sociales, ne stimulent plus leur générosité, c'est que leur cœur s'est entouré du triple acier de l'ambition, de l'orgueil, de l'égoïsme. Il faut que leur esprit se soit étourdi dans le tintamare d'une vie, sacrifiée aux jouissances sensuelles. Il faut que la voix de la conscience, n'ait plus le prestige et la force de diriger leur intelligence et leur volonté dans la perpétration d'un acte de gratitude.

Au milieu de ces réflexions, je cherchais les causes de cet égoïsme brutal, qui envahit les sociétés, et chance véritable, les ronge sourdement. Ces causes ?... je les trouvais dans le refroidissement de l'amitié, de l'amour qui nous lie avec celui qui apporta au monde cette maxime, grande dans sa simplicité : "Aimez-vous les uns les autres". Que le grand et le riche de la terre fraternise avec l'humble et le petit ! Au lieu de l'écraser de son mépris, qu'il lui prodigue les consolations que réclame son état d'infériorité !

Dieu inonda la terre de joies et de délices quand il livra aux hommes le secret d'être heureux ; et ce secret était caché dans ce sublime précepte dont la compréhension est à la portée de toutes les intelligences, et dont la mise en pratique est un moyen assuré de trouver la paix et le bonheur : "Aimez-vous les uns les autres".

Le monde serait si heureux, si cette divine ordonnance recevait tout le respect et l'admiration qu'elle mérite. L'humanité serait purgée de la plus grande partie de ses douleurs ; le ciel descendrait sur la terre pour l'impregner de ses ineffables délices, et dans les splendeurs d'un séjour interdit aux soucis, aux turpitudes, notre âme déliée des entraves de la souffrance, prendrait un essor plus rapide vers les douces régions de la paix et du bonheur.

Mais, malheureusement, il n'en est point ainsi : Il nous faut souffrir, il nous faut pleurer, pénible tribut que nous payons, mon Dieu ! trop fidèlement à la nature !

Et dire qu'il se trouve des hommes assez pervers pour prendre une certaine délectation dans les larmes de leurs semblables ! Par un raffinement de cruauté, ils vont même jusqu'à exploiter la douleur et la faire servir à leurs fins d'ambition. C'est

ainsi que la parole de l'apôtre saint Jean, "aimez-vous les uns les autres," a été remplacée par cette sentence brutale : "Ote toi que je me mette."

Aujourd'hui, tout homme veut briller sans s'occuper comment il émergera des flots de la médiocrité, sans savoir si la réalisation de ses ambitions de gloire ne provoquera chez son voisin quelques dommages, ou si pour se mettre en lumière il n'en vouera pas un autre à l'oubli.

* Tout le monde veut devenir riche ; c'est si beau d'exhiber à l'étonnement du vulgaire les pompeux étalages du luxe ! C'est si piquant pour la vanité de mener une vie princière ! Et ces rêveurs d'un nouveau genre, travaillés par ces vaines idées d'ostentation, oublient jusqu'au premier de leur devoir, la charité, pour donner une forme aux chimères de leur esprit malade. Sous l'empire de cette fièvre qui les tourmente, ils ne verront pas le pauvre, qui est là sur leur chemin pour les ramener au sentiment de l'honneur. Sa misère, son abandon, son dénouement, n'exciteront pas chez eux un désir de compassion. Sa voix n'aura pas de cris assez déchirants pour ébranler leur cœur.

Non, le moi égoïste, le moi insatiable est là qui se dresse partout, drapé dans sa suffisance : "Ote-toi que je me mette"

Où, quand je songeais à l'impasse difficile dans laquelle s'était engagée malicieusement la société, à l'oubli où on laisse les salutaires enseignements du divin Crucifié du Golgotha, je ne m'étonnais plus alors du peu de cas que l'on faisait de l'indigence. Je n'avais, comme disait un grand penseur, qu'à pleurer sur la décadence du cœur humain.

Où, il est bien déchu de son ancienne beauté, ce pauvre cœur humain ! Il a étouffé ses aspirations dans les fanges du vice... Mais, j'ai encore confiance en l'avenir. Ce siège des affections cessera un jour d'être un foyer de haine et de ressentiment : cet asile des plus nobles sentiments ne donnera plus refuge aux convoitises si fécondes en déboires. Une révolution pacifique des idées s'effectuera lentement mais sûrement dans la société. On se rapproche avec confiance de Celle qu'on avait regardée comme l'épouse de "l'infâme." Les philanthropes implorent ses vertus pour les inoculer aux peuples, persuadés que sous la réaction puissante de ce remède salutaire, ils seront guéris de leurs maux.

Que dans la préface du grand travail qu'ils élaborent, ils inscrivent les belles paroles de l'Apôtre : "Aimez-vous les uns les autres", ce serait, à mon avis, la plus belle devise, le plus haut cri de ralliement pour rassembler tous les hommes dans un même sentiment de solidarité fraternelle. Et ce motto reconnu et accepté, on ne verra plus le pauvre exposé aux raid-urs du riche, la plus tendre amitié régnerait sur la terre.

J. G. Roussinault

NOUVELLES A LA MAIN

On parle de Mme Z..., qui, avec sa langue de vipère, est bien la plus méchante créature qu'on puisse imaginer.

— Ce n'est pas une femme, raconte quelqu'un. C'est un bureau de malfaisance !

* *

Scène de ménage :

— Mais enfin, dit une dame à son mari qui critique sa toilette, que peut connaître un homme aux vêtements de sa femme ?

Le mari, d'une voix creuse :

— Le prix, madame !

* *

Une énorme dame monte dans le tramway où il lui faut double place.

— Je croyais que le tramway n'était pas fait pour les éléphants ? dit un voyageur à son voisin. La grosse dame qui a entendu :

— Monsieur, le tramway, c'est comme l'arche de Noé : on y accepte tous les animaux, depuis les éléphants jusqu'aux ânes.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 7 MARS 1891

FLEUR-DE-MAI

DEUXIÈME PARTIE

BONHEUR PARFAIT

Et aussitôt assis, il entama son affaire de propriété avec une volubilité extrême.

D'une grosse serviette en maroquin qu'il portait sous le bras, il avait sorti toute une multitude de plans des terres et bois de Boursac et des domaines environnants.

Il s'embrouillait dans les uns et les autres, laissant celui-ci pour reprendre celui-là et revenant encore inutilement à un autre.

Fédor, à distance, surveillait ses moindres mouvements et regardait Marcelle de temps à autre, en ayant l'air de lui dire :

—Vous voyez que je ne vous avais point trompée.

Au milieu d'une péroraison qu'il recommença pour la deuxième fois peut-être, M. Dementières s'arrêta.

—Ah ! mon Dieu ! je vous fais mille excuses, madame ; mais j'ai oublié la pièce principale... un plan d'ensemble de Boursac... Vraiment je ne sais où j'avais la tête... Je vais commettre une indiscretion... Je vous demanderai la permission de bien vouloir me recevoir encore... pas demain... demain toute ma journée est prise, après demain non plus... Si vous pouviez m'accorder... Voyons : une heure dans l'après midi de lundi, la semaine prochaine...

Il prit le silence de Marcelle comme un acquiescement.

—Très bien, mille remerciements... Alors ce sera pour lundi deux heures...

Et il se retira avec force salutations et remerciements tout comme il était entré.

Marcelle elle-même n'en revenait pas !... Ce n'était plus le même homme !...

Il revint à l'heure fixée le lundi suivant... et resta quelques instants à peine. Il n'avait pu obtenir encore un calque du plan d'ensemble... Il s'excusait.

On était obligé de prendre un troisième rendez-vous.

Cette fois, le dossier était complet. Mais des actes devaient être établis...

Il revint un jour que Fédor n'était pas là. Marcelle refusa naturellement de le recevoir. Il n'insista point.

Il pria seulement la femme de chambre de demander pour lui une signature à madame.

Et il revint souvent ainsi, certains jours Fédor se trouvant au chalet, d'autres le comte étant absent.

Une fois il rencontra tout juste à point Marcelle sur le perron, elle allait sortir en voiture.

—Je serais désolé de vous déranger,—dit-il... Des signatures de la jeune femme se trouvaient encore nécessaires.

Elle le fit entrer dans un petit parloir situé au rez de chaussée, et tandis que Juliette allait quérir une plume et de l'encre, il prit de lui-même un siège sans être invité à s'asseoir.

Et aussitôt il entama une interminable histoire sur les baux d'une ferme appartenant à Marcelle. Il y avait un nouveau fermier, il fallait lui renouveler son cheptel.

Il suivait son idée, enfilant les mots les uns au bout des autres, sans temps d'arrêt, sans même prendre le temps de respirer.

Marcelle ne put réprimer un geste d'impatience. —Pardon,—dit-il,—je suis indiscret... je reviendrai.

Et prenant ses papiers, son chapeau, il sortit précipitamment.

Une autre fois encore, il se présenta en l'absence de Fédor.

Il apportait de l'argent. Les revenus de la dot de Marcelle.

Des billets de banque dans une enveloppe... de l'or en rouleaux...

Cette fois Marcelle dut lui donner un reçu. Alors, pendant un certain laps de temps, ses visites cessèrent.

Puis il revint encore, toujours avec des papiers, des actes, des formalités sans nombre, disait-il, qui demandaient des explications.

Fédor avait fini par ne plus lui accorder aucune importance.

Maintenant qu'il n'avait plus Marcelle à torturer, sa maniaquerie s'était portée sur la terre, les bois, la propriété.

Marcelle, seule, éprouvait toujours un léger tremblement à sa vue.

A la derobée, durant ces entretiens aussi fastidieux qu'interminables, elle l'avait maintes fois regardé.

Il était toujours impassible, s'animant seulement lorsqu'il parlait des bois de Boursac ou des champs et domaines avoisinants.

Quelque temps après cette dernière entrevue, Fédor devait quitter pour la première fois Marcelle depuis que celle-ci était sienne, son bien, sa femme !...

Pendant quinze jours, trois semaines peut-être il serait séparé d'elle...

Que ce serait long ! Mais le bébé !... quelle joie !... quel bonheur !...

Et il se mit à faire des rêves d'or pour cette enfant qui serait belle, riche, noble, sur le berceau de laquelle les bonnes fées déversaient tous les dons.

S'endormit-il ?... A coup sûr, il s'était laissé envahir par une lourde torpeur...

Durant la nuit, Juliette, qui était complice avec M. Dementières, enleva l'enfant et le remit à ce dernier. M. Dementière rejoignit Henriette qui stationnait tout près de là avec un fiacre.

Donnant une adresse au cocher, il monta auprès de sa sœur.

Et alors Henriette avec un sourire de vipère : —Je te l'avais bien dit !

—Oui ! oui ! —répliqua-t-il,—tandis que ses yeux brillaient d'une lueur satanique. Oui, tu avais raison ma sœur, c'est par les enfants que l'on se venge des mères !...

Fin de la deuxième partie.

TROISIÈME PARTIE

LA FADE GRISE

I

UN JOLI COUPLE

C'est seulement maintenant que nous pouvons reprendre le cours de notre récit.

C'est seulement maintenant que nous pouvons revenir à nos personnages, et à l'endroit où nous les avons laissés.

On connaît à cette heure les motifs de cette vengeance aussi horrible qu'infaible, savamment et sûrement combinée par Fabrice Dementières.

De l'amour et de la haine, cette dernière est la passion la plus forte.

L'amour se lasse, s'assouvit, s'épuise... La haine, jamais.

Un proverbe persan nous dit que la vengeance est un mets qui aime à être mangé froid...

Depuis plus de seize années, Fabrice Dementières et l'odieuse Henriette savouraient avec une jouissance toujours nouvelle ce mets de haut goût. Ils avaient si bien réussi !

Leur infernale machination avait été couronnée d'un tel succès !

Pensez donc !...

De cette enfant de grand seigneur, qui devait, de par les lois de l'amour et du sang, porter une couronne de comtesse, bien plus, une couronne fermée, les Stroganof sont princes par les Rémer, cette enfant qui devait être riche à millions, adorée, adulée par la plus adorable des mères, Fabrice Dementières, la loi à la main, en avait fait un être abject, une mendicante, une déshéritée de la nature !

Fleur de Mai, quasi muette, à moitié nue, traînant ses petits pieds dans les routes poudreuses en tendant la main, n'était-ce pas là le comble de la vengeance, l'assouvissement de la plus formidable des haines ! ! !...

Et voilà que tout à coup,—on s'en souvient,—la victime, pareille à une couleuvre subtile, avait glissé dans les mains de ses bourreaux.

L'enfant, assommée par cette canaille de Romain avait repris des forces...

La fièvre cérébrale n'avait point laissé de traces chez ce sang jeune, riche, pur...

Et elle était partie, sautant de la voiture, au moment où ses bourreaux s'y attendaient le moins.

Et, bondissant comme un chevreuil, elle s'était enfuie, s'enfonçant au milieu des clématites et des lianes, au plus épais des frondaisons, laissant Fabrice Dementières et Irma médusés par cette fuite soudaine.

Fabrice lui aussi avait sauté à bas de la voiture. Irma l'avait suivi.

Le cheval avait été attaché à un arbre. Puis tous deux ils avaient battu cette partie du bois, huppant, appelant, criant... et n'entendant que le sourd écho des futaies qui leur renvoyait leurs éclats de voix...

Fabrice était dans un état d'exaspération impossible à décrire.

Abétie, Irma le suivait, sans mot dire...

—Qui aurait pu se douter de cela,—répétait M. Dementières,—jamais je n'aurais cru qu'il fallait me méfier...

Oui, mais en attendant, le coup était fait et il n'y avait plus à y revenir.

Allez donc retrouver Fleur-de-Mai dans ce désert de feuilles !

Après plusieurs heures de fouilles et d'appels inutiles, M. Dementières et Irma revinrent à la carriole.

Fleur de Mai s'était bien évadée !... Fleur-de-Mai était bien perdue !...

La colère de M. Dementières était apoplectique. —Eh bien ?—lui dit Irma,—qu'est-ce que vous allez faire ?...

—Est-ce que je sais, moi,—répliqua Fabrice exaspéré...

—Je vous disais bien qu'elle était rouée comme potence...

—Je la croyais encore faible... Incapable d'une pareille énergie...

—Enfin ! ça y est... Elle a décampé...

—Il faudra bien qu'elle revienne, qu'elle se fasse reprendre... Elle ne se laissera pas mourir de faim... elle ne peut même pas demander un morceau de pain...

—C'est une rude gueuse, allez !...

—Et pas moyen de la faire prendre... Pas moyen de mettre des gardes à ses trousses !...

Qu'est-ce que l'on me demanderait ? Qu'est-ce que je pourrais dire ?

—Moi, j'ai bien peur,—conclut Irma,—qu'elle ne revienne pas à Vernon...

—Elle retournera peut-être à la Glandière...

—La maison est fermée...

Depuis cette scène, depuis cette fuite, de longs mois s'étaient écoulés. Et Fabrice Dementières n'avait pas eu de nouvelles de la Petite-Mai...

Henriette avait eu beau battre le pays en tous sens... elle n'avait pu recueillir aucun indice...

La Petite-Mai était demeurée introuvable...

Elle s'était enfuie, elle s'était envolée sans laisser de trace...

L'automne avait fui. Les feuilles roussies étaient tombées, jonchant le sol... tandis que les branches dénudées se tordaient sous l'aigre souffle de la bise, comme de grands bras désespérés.

Maintenant les branches craquaient sous le poids du givre... La forêt était blanche, tandis

que dans les lignes, aux carrefours, par les clairières—soufflait un vent âpre....

Les grands bois de Rivaude touchent à la forêt de Lauriac, laquelle, joutant les grands taillis des Souches, vient joindre la forêt de Vierzon....

Les bois de Rivaude sont valonnés, tourmentés, coupés de profondes fondrières et de rochers saugés dressant leurs crêtes mousseuses au milieu d'un inextricable fouillis de ronces épineuses et de clématites tordues....

L'un de ses forts, d'où les chiens ne parviennent même pas à faire débucher les sangliers, est nommé le Roncier. C'est un enchevêtrement de toutes les plantes grimpanes, au milieu duquel ni garde, ni braconnier, n'est jamais parvenu à s'aventurer.

Par une froide nuit de décembre, deux êtres humains cependant avaient établi leur campement aux abords du Roncier de Rivaude.

Un homme et une femme, si l'on peut donner le nom de femme à la créature sèche, maigre, tout en os, qui accompagnait le premier de ces deux individus.

L'homme se nommait Poiroux.

La femme, la Doucine.

Ils habitaient une petite cahute, tout au bout du village de Pierrefitte.

Mais rarement on les trouvait à ce domicile,

Ils n'y revenaient que quand ils avaient les poches pleines.

Alors ils achetaient deux litres d'eau-de-vie....

Chacun le sien.... Faut être juste....

Ils s'enfermaient à double tour, et ils buvaient à même le goulot, assis en face l'un de l'autre et savourant le liquide infâme jusqu'à la dernière goutte.

Parfois ça n'allait pas tout seul.

La Doucine buvait plus vite que son copain, et une fois son litre vide, elle voulait obliger Poiroux à partager avec elle.

Et dame, alors, comme Poiroux était affreusement ivre, que la Doucine l'était davantage encore, ayant pris l'avance sur son compagnon, ils se crochaient, se battaient, s'assommaient, s'arrachant les cheveux, se faisant de cruelles morsures d'où le sang giclait tout autour d'eux, les inondant... jusqu'au moment où à bout de forces, ils allaient tomber chacun dans son coin sur le tas de fougères qui leur servait de couche.

Et là, ils s'endormaient d'un sommeil léthargique, se réveillaient après de longues heures, complètement abrutis, et ne conservant aucun souvenir de la danse qu'ils s'étaient mutuellement administrée.

Dans toute la contrée on en éprouvait une véritable terreur.

Où les trouvait dans des coins de grange, enfouis sous des meules, saouls perdus, quand l'insurmontable soif de l'eau-de-vie les prenait à cet endroit, ne leur donnant pas le temps de se rendre jusqu'à Pierrefitte.

D'où venaient ils ?....

Oh ! l'histoire de tous deux était des plus banales.

Poiroux était le fils d'un cultivateur aisé.... Il avait eu du bien,—comme on dit dans le pays,—puis l'amour de l'alcool, toutes les passions mauvaises, sans oublier la paresse, l'avaient tout doucement conduit à ce degré d'abjection où nous le trouvons dans le cours de ce récit.

Il y avait bien des années de cela, la Doucine était entrée chez Poiroux en qualité de domestique.

C'était déjà une grande bringue, maigre comme un os de seiche et sale comme une huppe....

Mais elle avait promptement conquis toutes les bonnes grâces de son maître, en lui tenant tête le gobelet à la main.

Et depuis ce temps-là, ils ne s'étaient pas quittés, vivant comme deux brutes sauvages, mais inséparables, se suivant l'un l'autre, unis par le même vice, cette soif inextinguible de l'alcool.

Poiroux et la Doucine étaient encore liés par un autre vice, une autre passion aussi invétérée, aussi violente que la première.

C'était celle-là même à cette heure leur seule ressource, leur seul moyen d'existence.

Tout petit, Poiroux avait eu la passion du collet. Il braconnait avec amour.

Et la Doucine la possédait aussi, cette passion destructive, au même suprême degré.

Alors quand ils étaient à bout de miches, quand

la huche était complètement vide, que la Doucine avait les dents longues et Poiroux l'estomac serré, ils partaient et allaient au loin.

Et dame ! les lièvres, les lapins, les faisans n'avaient qu'à bien se tenir.

En une tendée ils raflaient vingt, trente pièces de gibier, et ils portaient cela chez des receleurs, chez des cabaretiers, à droite et à gauche, certains de toujours tirer de rondes pièces du prix de leurs rapines.

Naturellement ils étaient la bête noire des gardes qui ne pouvaient parvenir à les pincer....

Et cela, par une raison bien simple.

Tandis que Poiroux tendait, la Doucine faisait le guet, et réciproquement.

A califourchon sur un arbre, se confondant par la teinte terreuse des vêtements et du corps avec les maîtresses branches, la Doucine veillait.

Et un garde se montrait-il, elle imitait à s'y méprendre le hululement d'une hulotte, et les deux colleteurs disparaissaient à toutes jambes au milieu des méandres des bois dont ils connaissaient jusqu'aux moindres détours.

Cette nuit-là, par une lune diamantant le givre qui pendait aux branches en épaix cristaux, Poiroux et la Doucine étaient venus faire une rafle dans les bois de Rivaude.

Ils avaient largement colleté la veille au soir.

Et leur tendue faite, ils s'étaient tapis sous une hutte de bourrées, construite, cerclée avec des genêts, sorte de tanière où ils se chauffaient l'un contre l'autre, sommeillant doucement d'un œil, mais prêtant l'oreille aux moindres bruits de la forêt.

Devant le tas de bourrées arrangé en abri, un petit feu de souches se consumait sans fumée, cuisant sous ses braises un tas de pommes de terre enlevées à un silo la veille au soir.

—Tu dors, Doucine,—fit Poiroux en se retournant.—Tu dors encore, pas vrai ?... Si c'est Dieu possible de ronfler comme tu fais....

—Tiens, qui est-ce qui vous empêche de dormir, vous.... Faut dormir quand on a le temps et qu'on n'a rien à boire.

—Moi je ne peux pas dormir.

—Vous n'avez rien à craindre pourtant, not'maitre.—La Doucine avait toujours continué à donner ce titre à Poiroux, bien qu'elle ne touchât point de gages depuis nombre d'années,—vous n'avez rien à craindre ni moi non plus.... Pas de danger que les gardes sortent par ce temps-ci.... Et ne sommes-nous t'y pas ben encellev,—à couvert,—comme nous sommes....

—Ben oui.... Je sais ben qu'il n'y a rien à craindre pour l'instant.... Et n'empêche que je ne suis pas à mon aise.... dans ces bois-ci.... C'est toi qui as voulu y venir, nous aurions bien mieux fait d'aller tendre d'un autre côté....

—Mais non, mais non, des autres côtés, il n'y a pas de gibier, comme à Rivaude.

—Oui, mais il court trop d'histoires de ceux-ci depuis quelque temps.

La Doucine haussa les épaules.

—Ah ! vous croyez à toutes ces histoires-là, vous !....

—J'y crois sans y croire.... N'empêche que toutes les vaches des Butaux avortent, que la Chaussaye a pris feu sans qu'on sache pourquoi.... que le miel des Chaumettes a aigri et moisi.... sans compter les brebis qui ont mal tourné.... Enfin, tant de plaies ne tombent pas à la fois sur un pays ; il y a quelque chose de drôle là dedans, pour sûr.

—Bah ! ça ne m'empêche pas de dormir tout ça....

—Je le vois ben....

—Même que ce n'est pas une raison pour empêcher de dormir les autres.

Et la Doucine se rengorgna contre les bourrées en reprenant son somme.

Mais Poiroux s'agitait.

Une secrète inquiétude s'était emparée de lui et le tracassait.

—Tu sais,—dit-il encore, au bout d'un instant de silence,—tu sais bien que le silo des pommes de terre de Framchon, le premier fermier de Lauriac, a encore été éventré....

—Qué que ça peut me faire !.... vous demande un peu....

—C'est pas toi qu'a pris des pommes de terre à Framchon ?

—Non ! c'est pas moi !.... Et puis quand ça serait moi !.... Quand j'ai faim, je fais comme vous je prends des pommes de terre où j'en trouve.

—Les betteraves aussi de Chicot ont été détérées....

—C'est quelque rôdeur qu'a voulu en goûter.... Poiroux se trémoussa.

—Comme ça n'est pas nous qui avons fait ces coups-là, faut bien que ça soit un autre....

—Il n'y a pas que nous à avoir faim.

—C'est pas de la faim, cette fois, c'est de la malice.

—La malice à qui ?

—Est-ce qu'on sait ?.... Mais les gens des Chaussigneuls, de la Vacherie, des Richoux, des Foltiers, tous ces gens-là disent bien qu'il se passe dans les bois de Rivaude quelque chose d'extraordinaire.

—Des mentes.... laissez moi dormir....

—Non ! ce n'est pas des mentes.... et je sais bien que je voudrais ben ne pas être venu passer la nuit à ce satané Roncier.

—Ah bien ! puisque nous y sommes, faut y aller jusqu'au bout, je n'ai pas envie de perdre mes facets....

—Sûr, mais j'aurais bien mieux aimé aller colleter ailleurs.

A cet instant Poiroux se dressa sur son coude, et avança la tête hors de la hutte.

—Tu n'as pas entendu,—demanda-t-il à la Doucine ?

Celle-ci venait de brusquement sortir de son assoupissement, et elle aussi, elle prêtait l'oreille.

—Chut,—lui dit Poiroux....

Cette recommandation était inutile.

La Doucine ne parlait plus.

Ses yeux agrandis par la surprise, la crainte, fouillaient les profondeurs du Roncier....

Puis, au bout d'un moment elle murmura à mots entrecoupés par la frayeur.

—Ah ! ben ! en voilà une histoire !....

Quant à Poiroux ses dents claquaient, tandis qu'il soupirait de son côté :

—Bon Dieu de bon Dieu ! j'ai t'y peur !....

Le fait est que pour des alcooliques comme Poiroux et la Doucine, gens soumis à de continuelles hallucinations, il y avait lieu de concevoir un violent effroi. La lune s'était cachée ; mais dans le sombre, une apparition bizarre venait de se montrer tout d'un coup à l'orée du Roncier.

C'était une forme humaine.... oui, ce devait être une forme humaine.... bien qu'elle rampât sur le ventre, à quatre pattes, s'approchant du petit brasier situé à quelques mètres de la hutte.

La tête de la créature qui s'avancait ainsi disparaissait sous une forêt de cheveux noirs qui s'enroulaient comme des serpents emmêlés....

C'était avec une imperceptible lenteur qu'elle s'approchait du brasier, s'arrêtant pour écouter, dardant de farouches et de soupçonneux regards dont la luisance filtrait à travers les mèches épaisses qui recouvraient son front.

Ni Poiroux, ni la Doucine, comme bien on pense n'avaient envie de bouger.

La malheureuse créature qui s'approchait ainsi, rassurée par l'immobilité des deux braconniers, prit confiance.

Elle atteignit le brasier, et étendant ses mains, se chauffa avec une satisfaction visible....

La braise ne jetant qu'une bien faible lueur, les traits de l'inconnue ne pouvaient être en lumière. Mais il faisait néanmoins assez clair pour que ni Poiroux ni la Doucine ne perdissent un seul de ses mouvements.

Après s'être chauffée pendant un long moment, elle prit un bâton, et doucement écartant les braises et les cendres en retira une douzaine de pommes de terre, qu'elle se mit à dévorer une à une.

Quand ce frugal repas fut terminé, l'apparition se laissa choir, s'étendant sur la mousse et rampant de nouveau, se perdit rapidement dans la bruyère....

Poiroux alors respira bruyamment.

—Est-elle partie ?—demanda-t-il à la Doucine.

—Oui, je crois que oui,—répliqua celle-ci, qu

maintenant ne faisait plus aucun effort pour réprimer le tremblement qui l'agitait.

Et elle ajouta aussitôt :

— Vous aviez raison, not'maitre, je ne voulions pas vous croire, mais c'est vrai tout de même... Pour sûr c'est cette créature-là qui jette un sort partout... Ça c'est bien certain !...

— C'est-y un homme ? C'est-y une femme ?

— Ça je ne sais point... M'est avis qu'elle a de grands cheveux en manière de femme... Mais je ne m'y fierais point...

— Quand je te disais, —répliqua Poiroux, —mais d'oussé qu'elle sort cette créature là ?

— Du fond de la terre, c'est sûr...

— Et elle vient d'y retourner... Enfin bonheur qu'elle ne nous a pas fait de mal...

Poiroux reprit encore :

— Malheur que je n'avais pas de pétoire... Je lui aurais envoyé un coup de fusil dans la mâchoire, ça n'aurait pas fait un pli...

La Doucine haussa les épaules :

— Ça ne lui aurait point fait de mal... Le plomb... ça ne leur fait rien... Faut que ça soye une bal'e mâchée et bénite, qu'on ait fait le signe de la croix trois fois dessus...

— Peut être bien, —répondit Poiroux. — Mais si jamais tu me reprends à venir colleter dans les bois de Rivaude... plus souvent.

— Je n'en ai pas plus envie que vous, not'maitre.

Et la Doucine s'enfouit dans sa fougère, cherchant la chaleur, car la frayeur qu'elle venait d'avoir l'avait transié.

L'aube naissante leur rendit le courage.

Elle blanchissait grise, vitreuse, argentant faiblement le givre glacial qui scintillait aux branches.

— Allons ! houché ! la Doucine, —fit Poiroux en sortant du tas de bourrées, — faut filer et voir aux collets...

— Ah ! je n'y compte pas... la... je ne sais pas quoi... la créature de tout à l'heure nous aura porté malheur... Nous allons tomber sur un garde, ou le gibier n'aura point mouvé cette nuit.

— Par ce froid, car ça pique dur.

— Oui, ça pince... Vous n'avez pas une goutte, not'maitre ?

Un grognement fut la seule réponse de Poiroux. Néanmoins il sortit une bouteille de la poche de sa veste, en avala une forte lampée, et tendit le fond du flacon à la Doucine, qui le lampa en grognant.

— Tiens ! c't'affaire ! comme toujours, vous en avez pris la plus grosse part, elle est chitite, votre goutte...

— N'y en a pas plus... Allons, feignante... aux lacets.

— Avant, faut renverser les bourrées, autrement, les gardes en passant verront que nous sommes venus ici.

Ils mirent les bourrées en tas, enfouirent leur brasier sous une couche de terre.

Puis la Doucine s'en fut faire le guet, tandis que Poiroux se glissait à travers les cépées et les coulées allait aux lacets.

La Doucine avait eu raison... Le gibier n'avait point mouvé.

Deux faisans, trois lapins, vrai, ce n'était pas la peine de faire une tendue et de passer une dure nuit dans les bois par ce froid de brise pierre.

Et ils quittèrent les bois de Rivaude, gagnant la route, le sac sur le dos et se traînant péniblement le long des haies.

Quelle était la créature humaine qui avait tant effrayé Poiroux et la Doucine ?...

Avons nous besoin de le dire, et le lecteur, dès la première ligne n'a-t-il pas reconnu la pauvre Fleur-de-Mai ?

Comment se trouvait elle là, vivant en plein bois, comme une sorte de bête sauvage ?...

Brièvement nous allons l'expliquer.

Sitôt qu'elle s'était sentie assez forte, sitôt que son jeune sang s'était remis à pleinement couler dans ses veines, l'idée d'une évasion s'était peu à peu développée dans son cerveau.

Elle ne parlait pas, la pauvre créature, elle ne pouvait exprimer sa pensée ; mais les misérables qui la maintenaient de court dans le plus cruel, le plus vil des esclavages, s'ils étaient parvenus à

lui enlever l'usage de la parole, n'avaient point réussi à supprimer son raisonnement et son instinct.

Et elle se disait que Romain pouvait revenir un jour ou l'autre... Romain qui l'avait amenée presque au delà de la mort.

D'Irma elle éprouvait maintenant une aversion et une frayeur insurmontables.

Mais celle qui lui inspirait surtout une invincible horreur, c'était Henriette

Les gros yeux ronds de la vieille fille, ces yeux de chouette dardés constamment sur elle, tout flamants d'une implacable haine, ces yeux lui redonnaient le tremblement de la fièvre.

En outre, la liberté dont elle jouissait à la Glandière était devenue un incessant besoin. Il lui fallait le grand air, les grands bois, l'infini désert de verdure avec ses profondeurs insondables... Il lui fallait la forêt sombre, noire... dont elle connaissait les moindres recoins et qu'elle parcourait en tous sens.

Alors, quand elle s'était vue enfermée dans cette sinistre maison de Mlle Dementières, nuit et jour tenue sous la surveillance de la vieille fille et d'Irma, elle avait commencé peu à peu par être en proie à une agitation indicible.

Un sentiment qu'elle ne pouvait analyser, la pauvre déshéritée, se développait dans son âme, celui d'être libre, de pouvoir aller et venir à sa fantaisie...

Elle ne réfléchit pas qu'elle allait mourir de faim, que l'hiver succéderait promptement à l'automne, alors que les feuilles roussies et séchées lui annonçaient déjà son prompt départ.

Non ! Elle ne songeait pas à tout cela... Avant tout, elle voulait être libre.

Une autre perception de son âme, qu'elle ne pouvait non plus analyser, quelque chose comme une douce flamme qui commençait à embraser son cœur, ne la poussait-elle pas à vouloir s'affranchir de tout joug, à fuir loin de ses bourreaux, de ses geôliers et à leur échapper ?...

Nous le saurons sans doute un jour...

Toujours est-il qu'elle ne pouvait renoncer aux branches entourant la Glandière, aux taillis de Rivaude, aux futaies des Souches, au parc de Lauriac qui pour elle, possédaient des attractions insurmontables et infinies.

Et alors, elle se disait qu'elle s'échapperait, qu'elle s'enfuirait.

Et alors, depuis cet instant, elle épiait l'occasion...

A travers les voiles rouges de la fièvre cérébrale elle avait entr'aperçu Fabrice Dementières...

Était-ce l'une de ces figures hideuses, fantastiques dont le délire hantait son esprit affolé ?

Mais non, lorsqu'elle était revenue à la raison et à la vie, elle l'avait revu...

Et cet homme, plus encore que Romain, avait fait éclore dans son âme une haine insurmontable et farouche.

Alors, quand elle s'était vue enlevée par lui, de complicité avec Irma, lorsqu'elle s'était trouvée la nuit dans cette voiture, qui l'emmenait Dieu sait où, elle n'avait pu y tenir, et choisissant son moment, elle s'était jetée à corps perdu hors de la voiture...

Il nous faut dire maintenant comment, depuis, elle avait vécu...

La nécessité, a dit Napoléon, est la sage-femme du génie.

Cette nécessité, la plus instante de toutes, la nécessité de vivre, avait amené la Petite-Mai à soulever les plus insurmontables des difficultés.

On ne saurait faire un crime à ce pauvre être de n'avoir point le sentiment de l'élémentaire probité.

A la malheureuse créature, jamais personne n'avait parlé du bien et du mal, puisque jamais personne n'avait parlé devant elle.

Alors, elle s'était ingénée, et sa vive imagination, ce cerveau dans lequel s'étaient réfugiées toutes les forces vives de son intelligence, lui avait fait accomplir des miracles.

En battant les bois, en se faulant à travers l'impénétrable roncier, pour chercher des fraises et des mûres, deux jours après son évasion, car l'horrible faim la tenaillait dur, elle était parvenue à des roches entassées les unes sous les autres. Sous ces roches, un orifice large, profond...

Un terrier énorme de renards et de blaireaux qui s'enfonçait profondément dans les entrailles de la terre.

Le sol, à cet endroit, n'était composé que de sable calcaire, dans lequel les pieds de la Petite-Mai enfonçaient profondément.

Qu'avait-elle fait alors ?

Après avoir apaisé tant bien que mal sa faim canine avec des murons, des lucets et des fraises, elle s'était mise à l'ouvrage, et ce trou, elle l'avait agrandi, élargi, approfondi sans trop de peine.

En quelques heures elle s'était vue propriétaire d'un terrier à trois orifices au milieu duquel se trouvait une sorte de caveau spacieux naturellement plafonné par les roches qui le surplombaient.

Dans ce caveau elle pouvait s'étendre, respirant librement, sans crainte d'éboulements et d'infiltrations ; les dalles rochenses la garantissaient contre tout accident de ce genre aussi bien que de la pluie.

Un lit de fougères sèches coupées par elle, entassées dans ce caveau, et elle était installée beaucoup mieux encore que dans son ignoble taudis de la Glandière.

A suivre

J. N. LAPRES

PHOTOGRAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et le nouveau procédé imitant la gravure sur acier

Aider la Nature

En restaurant les tissus malades et affaiblis c'est tout ce que peut faire une médecine. Dans les affections pulmonaires, telles que les Rhumes, la Bronchite et la Consommation, la membrane muqueuse s'enflamme d'abord, ensuite des accumulations se forment dans les cellules à air des poumons, suivies de tubercules, et finalement la destruction des tissus. Il est clair, par conséquent, que jusqu'à ce que l'horrible toux soit soulagée, les tubes bronchiques n'ont aucune chance de guérir. Le Pectoral-Cerise d'Ayer

Calme et Guérit

La membrane enflammée, arrête la marche de l'épuisement, et ne laisse aucuns résultats injurieux. C'est pourquoi il est plus grandement estimé que tout autre spécifique pulmonaire.

L. D. Bixby, de Bartonville, Vt., écrit: "Il y a quatre ans j'attrapai un fort rhume qui fut suivi d'une terrible toux. J'étais très malade, et gardai le lit environ quatre mois. Mon médecin, à la fin, me dit que j'avais la consommation, et qu'il ne pouvait y remédier. Un de mes voisins m'avisait d'essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer. Je le fis, et avant d'en avoir pris un demi-flacon j'étais capable d'aller dehors. Dès que j'eus fini le flacon j'étais bien portant, et le suis depuis lors."

Alonzo P. Daggett, de Smyrna Mills, Maine, écrit: "Il y a six ans j'étais commis-voyageur, et souffrais d'une

Affection des Poumons.

Pendant des mois j'étais incapable de passer une bonne nuit. Je ne pouvais que rarement m'allonger, avais de fréquents étouffements et étais souvent obligé de chercher le grand air pour me soulager. Je fus amené à essayer le Pectoral-Cerise d'Ayer, lequel m'aida. Son usage continu m'a entièrement guéri, et, je crois, sauvé la vie."

Ayer's Cherry Pectoral,

Préparé par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Vendu par tous les Pharmaciens. Prix \$1 ; six flacons, \$5.

—N'est-il pas question d'abandonner la culture du thé en Chine, maintenant ! Un journal de Fou-Tcheou rapporte que par suite de la dépression de la culture du thé dans la province de Fukhien, les autorités conseillent aux habitants de remplacer entièrement la culture du thé par celle du riz et des pommes de terre. Les propriétaires, dans les districts bien arrosés, suivent le conseil qui leur est donné, et on ajoute qu'on se met aussi à planter l'opium en grande quantité.

Avis aux mères.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure un sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amolite les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille

PHTISIE

Aujourd'hui, il n'est bruit en Europe que de la prétendue découverte de Koch sur la Phtisie, ses variétés et son traitement. Depuis l'inoculation de la vaccine par Jenner et les récentes découvertes de Pasteur sur la rage, les savants Allemands prétendent qu'aucune découverte aussi importante que celle de Koch ne s'est produite dans la science médicale et qu'aucun service aussi considérable n'a encore été rendu à l'humanité.

Mais si le nom de Koch excite l'admiration par ses travaux et ses expériences, devons-nous refuser notre gratitude à d'autres qui ont fait des études sérieuses et consacré leur temps à l'amélioration de remèdes pouvant soulager et par un traitement sérieux apporter la guérison.

La Phtisie, maladie autrefois réputée incurable, se traite maintenant avec succès par l'emploi du *V. n. à la Créosote de Hétra* préparé par le Dr Ed. Morin, remède dont les vertus sont prouvées et dont l'efficacité n'est plus à démontrer.

Il n'est donc pas nécessaire de faire ici une réclame à cette spécialité pharmaceutique, nous avons seulement voulu rappeler à ceux qui souffrent des maladies des voies pulmonaires le nom du Remède qui peut les guérir.

Le *V. n. à la Créosote de Hétra* du Dr Ed. Morin est venu dans toutes les pharmacies.

UN MEMBRE DE LA LÉGISLATURE

En sus du témoignage du gouverneur de l'Etat du Maryland, U. S. A., un membre du parlement du Maryland, Hon. M. W. C. Harden, donne le certificat suivant : "No 746, rue Dolphin, Balto, Md, U. S. A. janv. 18, '90. Messieurs : En tombant en bas d'un escalier en arrière de ma maison, pendant les ténèbres, je fus considérablement blessé à la cuisse et à la hanche, je souffrais énormément. Une bouteille et demi d'huile de St. Jacob m'a guéri complètement. W. C. Harden, membre de la législature.

—Alfred est assis près de la jeune fille et lui demande timidement d'être sa femme. Elle se trouble et devient toute pensif. Certes, elle le voulait bien ; elle l'aimait de toute son âme. Elle aurait accepté et en aurait été très heureuse, certaine d'avance qu'Alfred ferait un excellent mari. Francs et honnêtes tous deux, ils avaient appris à se connaître dès l'âge le plus tendre. Mais une maladie inconnue à la jeune fille la troublait depuis quelques mois. Elle lut un jour chez une amie un petit livre qui traitait des maladies inhérentes à la femme et de suite elle comprit ce qu'elle avait. C'était la maladie qui affecte les trois quarts et demi des femmes. Sans retarder elle se procura le remède infailible pour ces maladies là, le "Régulateur de la Santé de la femme" et un "Fermale Pourous Plaster" du Dr Larivière, et deux mois après elle était guérie

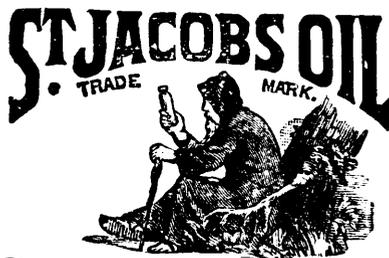
et était l'épouse heureuse de l'heureux Alfred. Dépôt de ces remèdes à Montréal chez : Dr J. Leduc Picault et Contant Laviolette et Nelson, Dr F. Demers, Evans et Fils, où tous les marchands peuvent se le procurer. Aussi à vendre partout aux Etats-Unis. Pour toutes informations écrivez au propriétaire, Dr J. Larivière, Manchester.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcellou, 20c ; Heroïne, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marionette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst, 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake, 20c ; Marche Fantastique, A. Latour, 15c ; Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chantauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué
11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. YON,
1898 rue Sainte-Chatherine.



LE
GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
GUÉRIT :
RHUMATISME

**NÉURALGIE, SCIATIQUE, LUMBAGO,
DOULEUR DORSALE, TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE, MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.**

En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux. Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRALUT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1.—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents). ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P. Q.

THIS PAPER may be found on the 2nd Sec. of Rowell & Co's Newspaper Advertising Bureau (10 Spruce St.) where advertising contracts may be made for the year.

MAISONS RECOMMANDEES

SAINT-JEAN, P. Q.

Hôtel du Canada Louis Forgue
Maison de première classe,
162, 164, 166, rue Richelieu

NEW-YORK

Hôtel Lantelme
Union Square.—Maison Française de 1ère ordre.—Prix modérés

RIMOUSKI

Hôtel St-Laurent, A. St-Laurent & Cie Pro

QUEBEC

CHAUSSURES

J. S. LANGLOIS, 121, rue St-Joseph, St-Roch

Magasin du Louvre, COTE & FAGUY
Importateurs de Marchandises d'Etapes et de Fantaisie, 27, rue Saint-Jean

TROIS-RIVIERES

N. E. MORISSETTE, 148, rue Notre-Dame
Tapis, Merinos à Soutane, etc

HOTEL DUFRESNE

JOSEPH DUFRESNE Propriétaire

SOREL

HOTEL BRUNSWICK, J. Fish, Prop

MONTREAL

RESTAURANT OCCIDENTAL

121, rue Vitré, Montréal

Librairie française

252, RUE SAINT-LAURENT, MONTREAL

Important de Paris chaque semaine les dernières nouveautés, œuvres des grands écrivains, depuis 25c le vol. Envoi dans toute la Puissance.

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur 4e plancher Chambre 3 et 4

ECOLE DE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

E. LEFEUNTIN,

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

TERRES GRATUISES

LA OU

CULTURE PAIE !!

Toutes informations contenues dans les intéressantes et nouvelles éditions des brochures de la Compagnie du Chemin de Fer Canadien du Pacifique qui viennent de paraître

Le Cultivateur du Nord-Ouest
Culture et Elevage
Témoignages de 100 colons
Succès des fermiers écossais
Colombie anglaise
Terres gratuites

Ces brochures forment une collection précieuse et contiennent un grand nombre d'informations aussi utiles qu'intéressantes, recueillies par des agents spéciaux qui ont parcouru toute la région, aussi qu'un grand nombre de travaux de culture, etc, dans les prairies ; aussi de nombreuses lettres de colons de la contrée, attestant les progrès accomplis à la fin de 1890, en même temps qu'une mappe dans chaque brochure. Ces exemplaires seront envoyés gratis à n'importe quelle adresse, sur demande faite à n'importe quel agent de la Compagnie du Pacifique, ou à

W. F. EGG,

Agent des pass, du dist., Montréal.

L. O. ARMSTRONG,

Agent de colonisation, Montréal.

Colonne Carsley

MAGNIFIQUES

NOUVELLES ETOFFES A ROBES

Aujourd'hui nous exposons un grand assortiment de nouvelles étoffes à robes du printemps, variant en prix de 25c la verge jusqu'aux plus belles marchandises produites. Nos meilleures qualités en étoffes à robes, ce printemps, sont les plus choisies qui aient jamais été exposées sur le marché ; les prix s'élèvent jusqu'à \$2.25 la verge. Toutes d'une splendide valeur.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE BAS

LIGNES SPECIALES

Bas pesants en laine noire, 18c la paire

Bas pesants en laine noire, 18c la paire

Il ne nous reste plus que quelques douzaines de ces bas à écouler au prix très bas de 18c la paire.

Pour la meilleure valeur en bas de toutes sortes, venez chez

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE BAS

BAS EN CACHEMIRE NOIR

21c—Vingt-Une Cents—21c

Pendant le reste de la semaine, nous offrons une ligne de quatre vingt-dix douzaines de bas noirs en cachemire pour dames, au prix très bas de 21c la paire.

Pour la meilleure valeur en bas de cachemire, venez chez

S. CARSLEY,

Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE PARAPLUIES

PARAPLUIES MONTÉS EN ARGENT STERLING

Nous venons de recevoir des meilleurs fabricants anglais une caisse de parapluies choisis, montés en argent sterling. Les meilleurs parapluies confectonnés.

C'est le temps d'acheter un beau parapluie

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

DEPARTEMENT DE PARAPLUIES

MANCHES MONTÉS EN CERISIER

Une caisse de Manches choisis spécialement reçus cette semaine.

Cette caisse contient le plus bel assortiment de manches en cerisier et en chêne anglais, tous montés en argent sterling. Le plus bel assortiment qui ait jamais été exposé en cette ville.

Venez de bonne heure pour avoir le premier choix.

PARAPLUIES TITANIA POUR

HOMMES

Ce parapluie se plie mieux que tout autre, tant confectonné sur des manches en acier au lieu des manches ordinaires et il durera beaucoup plus longtemps.

S. CARSLEY.

Rue Notre-Dame

FIL DE CLAPPERTON

SI VOUS VOULEZ

Un fil qui ne s'effile pas,
Qui coudra avec douceur,
Un fil pour coudre à la main ou à la machine,
Un fil qui vous sera agréable,

DEMANDEZ LE

FIL DE CLAPPERTON

S. CARSLEY

1864, 1707, 1709, 1711, 1713, 1175, 1177, RUE
MONTREAL

PIANOS I PIANOS I

Seuls agents à QUÉBEC autorisés à vendre les PIANOS suivants

- O. Newcombe & Co. de Toronto,
- Nendelssohn Pianos & Co. de Toronto
- Evans Brothers, de Ingersoll,
- Hallet, Davis & Co. de Boston,
- Schubert Pianos Co. de New-York.

AVIS SPECIAL

Deux pianos de la fabrique Newcombe & Co., et un de Heintzman & Co., ayant eu quel que peu d'usage, mais qui sont cependant en parfait ordre, sont offerts à des prix particulièrement bas en considération des montants d'argent que nous avons reçus pour avoir ces pianos seront vendus avec une garantie de cinq ans.
Harmonium-Orgues et Harmonium de Salon de plusieurs fabriques connues
Accord et réparation de Pianos, d'Orgues d'Eglise et d'Harmoniums.

BERNARD, FILS & CIE,

EDITEURS DE MUSIQUE
Coin des rues St-Jean et Ste-Ursule
Haute-Ville Québec.

LAURENT, LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL & WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.

Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.
Une visite est sollicitée aux salons

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

A. HURTEAU & FRERES

MARCHANDS DE BOIS DE SCIE
22, rue Sanguinet, Montréal

Coin des rues Sanguinet et Dorchester, Téléphone 10
Bassin Wellington, en face des Bureaux du Grand-Tronc
Téléphone 140

J. ALCIDE CHAUSSÉ

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 77, rue St-Jacques, Montréal

Téléphone Bell : 2545

Spécialité : Résidences privées

**La Compagnie d'Assurance
NORTHERN OF ENGLAND**

Capital..... \$15,000,000
Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

24 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

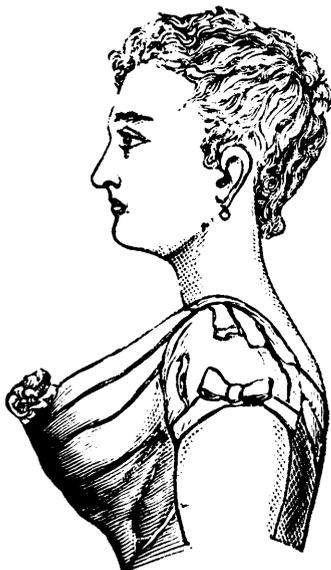
ELZEAR LAMONTAGNE JOSEPH CORBEIL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 ct la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
123 rue St-Laurent

UN BIENFAIT POUR LE BEAU SEXE



POITRINE PARFAITE

PAR LES

POUDRES ORIENTALES

Les seules qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

ET LA

Fermeté des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTÉ ET BEAUTÉ !

LES POUDRES ORIENTALES sont l'heureuse Association des médicaments les plus actifs pour donner à la femme ce développement et cette fermeté des formes de la poitrine qui constituent la véritable beauté, et pour guérir radicalement la Dyspepsie, la Consommation, l'Anémie, les Faiblesses d'estomac, les Pâles couleurs, les Fluxions blanches, etc., en un mot tous ces états de Langueur, d'Amalgissement et d'Épuisement nerveux, auxquels les tempéraments sont, de nos jours, trop fatalement prédisposés.

LES POUDRES ORIENTALES donnent au corps la santé et la beauté en fortifiant le système, en développant les muscles et en refaisant le squelette.

C'est le rénovateur souverain. C'est le remède de tous, mais c'est surtout le grand remède de la femme et de l'enfant. Il favorise la formation des jeunes, guérit et exempte la femme des maladies inhérentes à son sexe, et par son emploi régulier, les enfants grandissent beaux et forts.

LES POUDRES ORIENTALES sont employées dans le monde aristocratique de toute l'Europe, et principalement chez les peuples d'Orient, où les femmes se distinguent par leur santé et leur grande beauté des formes.

Voici ce qu'en dit le principal journal de médecine de Paris :

"LES POUDRES MERVEILLEUSES, ce grand remède Oriental, découvert par eux il y a près d'un siècle, et qu'un entrepreneur chimiste parisien à tout récemment introduit ici sous le nom de POUDRES ORIENTALES, ont atteint une vogue extraordinaire dans le monde aristocratique. Les médecins les plus à la mode parlent hautement des propriétés étonnantes de ces poudres".

LES POUDRES ORIENTALES sont brevetées pour les deux continents, et les principaux laboratoires sont à Paris, Londres et New-York.

Pour éviter les contrefaçons, exigez sur chaque boîte la signature de la Cie des Poudres Orientales.

UNE BOITRE, avec notice..... \$1.00
SIX BOITRES, avec notices..... \$5.00

Si vous ne trouvez pas les POUDRES ORIENTALES chez votre pharmacien, elles vous seront expédiées franc de port et bien emballées sur réception du prix, adressé à

L'Agence des Poudres Orientales
BOITE-POSTE 694, MONTREAL

DEPOT GENERAL POUR MONTREAL

L. A. Bernard, pharmacien, 1882, rue Sainte-Catherine

**LE REMEDE DU
PERE MATHIEU !**



L'ANTIDOTE DE L'ALCOOL ENFIN TROUVE !
ENCORE UNE DECOUVERTE !

LE REMEDE DU PERE MATHIEU guérit radicalement et promptement l'intempérance et déracine tout désir des liqueurs alcooliques. Le lendemain d'une fête ou de tout abus des liqueurs envivantes, une seule cuillerée à thé fera disparaître entièrement la dépression mentale et physique. C'est aussi un remède certain pour toute Fièvre, Dyspepsie, Torpeur du Foie, ayant une cause autre que l'intempérance.
Vendu par les Pharmaciens, \$1.00 la bouteille.

S. LACHANCE, seul propriétaire,
1538 et 1540 Rue Ste-Catherine, Montreal.



NEUVIEME TIRAGE MENSUEL, LE 11 MARS 1891

3134 LOTS VALANT..... \$52,740
GROS LOT VALANT..... \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires

S. E. LEFEBVRE, Gérant

81, rue St-Jacques, Montréal, Canada

HOTEL ST - LOUIS

(Ci-devant occupé par M. J. Riendeau)

64, rue Saint-Gabriel, Montréal

Cet hôtel vient d'être ouvert par MM. John Johnson & Cie, déjà si avantageusement connus. M. J. Johnson a fait précédemment sa marque à Ottawa. La table est des mieux servies. Primeurs de toutes les saisons. Chambres spacieuses, magnifiquement meublées à neuf.

J. JOHNSON & CIE,
64, rue St-Gabriel, Montréal

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribué



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Lotterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés : nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Paul Conrad
J. A. Early

Commissaires

Nous, les soussignés, Banques et Banquiers palerons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanau, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 17 MARS 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

| | |
|------------------------------|-----------|
| 1 PRIX DE \$300,000 est..... | \$300,000 |
| 1 PRIX DE 100,000 est..... | 100,000 |
| 1 PRIX DE 50,000 est..... | 50,000 |
| 1 PRIX DE 25,000 sont..... | 25,000 |
| 2 PRIX DE 10,000 sont..... | 20,000 |
| 5 PRIX DE 5,000 sont..... | 25,000 |
| 25 PRIX DE 1,000 sont..... | 25,000 |
| 100 PRIX DE 500 sont..... | 50,000 |
| 300 PRIX DE 300 sont..... | 90,000 |
| 500 PRIX DE 200 sont..... | 100,000 |

PRIX APPROXIMATIFS

| | |
|-----------------------------|--------|
| 100 PRIX DE \$500 sont..... | 50,000 |
| 100 PRIX DE 300 sont..... | 30,000 |
| 100 PRIX DE 200 sont..... | 20,000 |

PRIX TERMINAUX

| | |
|-----------------------------|--------|
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | 99,900 |
| 999 PRIX DE \$100 sont..... | 99,900 |

1,134 prix se montant à..... \$1,054,800

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demi, \$10 ; Quarts, \$5
Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50.
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons tous les frais, et nous payons tous les frais d'express sur BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez :

PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS, LA

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix, jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continuent à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres CHARGÉES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est réunie le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.

